

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection 1733 : L'heureux stratagème](#)[Collection FR. L'heureux stratagème : éditions et mises en scène françaises](#)[Item 1733 : L'heureux stratagème \(editio princeps\)](#)

## 1733 : L'heureux stratagème (editio princeps)

Créateur(s) : [Marivaux, Pierre de \(1688-1763\)](#)

### Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

47 Fichier(s)

### Les mots clés

[Editio princeps](#)

### Comment citer cette page

[Marivaux, Pierre de \(1688-1763\)](#) 1733 : *L'heureux stratagème* (editio princeps), 1733

Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).

Consulté le 03/10/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/SEM/items/show/882>

### Métadonnées Dublin Core

Description Marivaux, *L'heureux stratagème*, A Paris, Chez Prault père et Prault fils, 1733.

Date [1733](#)

Genre [Théâtre \(Pièce\)](#)

Mots-clés *Editio princeps*

Couverture Paris

Langue Français

### Métadonnées DC - édition numérique

Éditeur de la fiche Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle)

Contributeur Ranzini, Paola (responsable du projet)

Mentions légales Fiche : Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim

(CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage  
à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)  
Notice créée le 28/06/2019 Dernière modification le 10/08/2025

---

L'HEUREUX  
STRATAGÈME,

COMEDIE

DE M<sup>r</sup>. DE MARIVAUX.

Représentée par les Comédiens Italiens ;  
le 6. Juin 1733.

*Le prix est de Vingt-quatre sols.*



A PARIS.

Chez { PRAULT Pere, Quay de Gèvres au  
Paradis.  
ET  
PRAULT, Fils, Quay de Conty, à la  
descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XXXIII.

*Avec Approbation & Privilège du Roy.*



## ACTEURS.

LA COMTESSE.

LA MARQUISE.

LISETTE, Fille de Blaise.

DORANTE, Amant de la Comtesse.

LE CHEVALIER, Amant de la Marquise.

BLAISE, Paysan.

FRONTAIN, Valet du Chevalier.

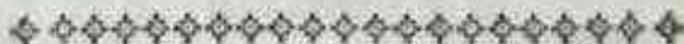
ARLEQUIN, Valet de Dorante.

Un Laquais.

*La Scène se passe chez la Comtesse.*



## L'HEUREUX STRATAGÈME, COMEDIE.



### ACTE I. SCÈNE PREMIÈRE.

DORANTE, BLAISE.

DORANTE.



H bien ? Maître Blaise, que me veux-tu ? Parles ; puis-je te rendre quelque service ?

BLAISE.

Oh dame, comme se dit l'autre, ou en êtes bien capable.

DORANTE.

De quoi s'agit-il ?

BLAISE.

Morquet, voilà bien, Monsieur Dorante, jouant sur le monde, j'ai nicoton, ça ne barbouille plus.

4 *L'heureux Stratagème.*  
Que ça est agriable ! le biau naturel d'homme !

DORANTE.

Voyons ; je serai charmé de t'être utile.

BLAISE.

Oh ! point du tout, Monsieur ; c'est vous qui charmez les autres.

DORANTE.

Explique-toi,

BLAISE.

outez d'abord dessus.

DORANTE.

Non, je ne me couvre jamais.

BLAISE.

C'est bian fait à vous ; moi, je me couvre toujours ; ce n'est pas mal fait non pus.

DORANTE.

Parles. . . .

BLAISE, *riant.*

Eh, eh bian, qu'est-ce ? Comment vous va ? Monsieur Dorante ; toujours gros & gras. Jons vu le tems que vous étiez mince ; mais, morgué, ça s'est bian amandé. Vous vela bian en char.

DORANTE.

Tu avois, ce me semble, quelque chose à me dire ; entre en matiere sans compliment.

BLAISE.

Oh ! c'est un petit bout de civilité, en passant ; comme ça ce doit.

DORANTE.

C'est que j'ai affaire.

BLAISE.

Morgué, tant pis ; les affaires baillont du souci.

DORANTE.

Dans un moment il faut que je te quitte : achève.

BLAISE

Je commence. C'est que je venons par rapport à route fille, pour l'amour de ce qu'alle va être la femme d'Arlequin voute Valet,

*Comédie.*

DORANTE.

Je le sçai.

BLAISE.

Dont je sçavons qu'ou êtes consentant, à cause qu'alle est l'emme de Chambre de Madame la Comtesse qui va vous prendre itou pour son homme.

DORANTE.

Après. . . . .

BLAISE.

C'est ce qui fait, ne vous déplaîse, que je venons vous prier d'une grace.

DORANTE.

Quelle est elle ?

BLAISE.

C'est que faura le Troussiau de Lisette, Monsieur Dorante ; faura faire une Nôce : & pis du dégât pour cette Nôce ; & pis de la Marchandise pour ce dégât ; & du comptant pour cette Marchandise : Par tout du comptant, hors cheux nous, qu'il n'y en a point. Par ainsi ; si par voute moyen auprès de Madame la Comtesse, qui m'avanceroit queuque six vingt francs sur mon Office de Jardinier. . . .

DORANTE.

Je t'entends, Maître Blaise : Mais j'aime micux te les donner, que de les demander pour toi à la Comtesse, qui ne seroit pas aujourd'hui grand cas de ma priere. Tu crois que je vais l'épouser, & tu te trompes. Je pense que le Chevalier Damis m'a supplanté. Adresses-toi à lui : si tu n'obtiens rien, je te ferai l'argent dont tu as besoin.

BLAISE.

Par la morgué, ce que j'entends-là me dérange de vous remercier, tant je fis surprins & stupefait : Un brave homme comme vous, qui a une mine de Prince, qui a le cœur de m'offrir de l'argent, se voir délaissé de la propre parsonne de sa Maîtresse : ça ne se peut pas, Monsieur, ça ne se peut pas. C'est route Enfant que la Comtesse ; c'est dérént

A iij

6 *L'heureux Stratagème ;*  
noute Femme qui l'a nozié : noute Femme avoit de  
la conscience ; faut que sa noriture trienne d'elle.  
Ne craignez rin , reboutez voute esprit ; n'y a ni  
Chevalier ni Cheval à ça.

DORANTE.

Ce que je te dis n'est que trop vrai , Maître  
Blaise.

BLAISE.

Jarniguienne , si je le croyois , je fis homme à l'y  
représenter sa faute. Une Comtesse que j'ons vu  
marmotte. Vous plaît-il que je l'exhortise ?

DORANTE.

Eh ! que lui dirois-tu , mon Enfant ?

BLAISE.

Ce que je l'y dirois ? morgué , ce que je l'y dirois ?  
Et qu'est-ce que c'est que ça , Madame ; & qu'est-ce  
que c'est que ça ! Vêla ce que je l'y dirois , voyez-  
vous ; car , par la sangné , j'ons barcé cet Enfant-  
là , entendez-vous ; ça me baille un grand par-  
vilege.

DORANTE.

Voici Arlequin bien triste ; qu'a t'il à m'ap-  
prendre ?



## SCENE II.

DORANTE, ARLEQUIN, BLAISE.

ARLEQUIN.

OUF !

DORANTE.

Qu'as tu ?

ARLEQUIN.

Beaucoup de chagrin pour vous ; & à cause de  
cela , quantité de chagrin pour moi ; car un bon  
Domestique va comme son Maître.

Comedie.

DORANTE.

7

Eh bien ?

BLAISE.

Qui est ce qui vous fâche ?

ARLEQUIN.

Il faut se préparer à l'affliction , Monsieur ; selon  
toute apparence , elle sera considerable.

DORANTE.

Dis donc ?

ARLEQUIN.

J'en pleure d'avance , afin de m'en consoler  
après.

BLAISE.

Morgué , ça m'attriste itou.

DORANTE.

Parleras-tu ?

ARLEQUIN.

Helas ! Je n'ai rien à dire ; c'est que je devine  
que vous serez affligé , & je vous pronostique votre  
douleur.

DORANTE.

On a bien affaire de ton pronostic.

BLAISE.

A quoi sert d'être oiseau de mauvaise augure ?

ARLEQUIN.

C'est que j'étois tout à-l'heure dans la Salle , où  
j'achevois . . . . Mais passons cet article.

DORANTE.

Je veux tout sçavoir.

ARLEQUIN.

Ce n'est rien . . . qu'une Bouteille de vin qu'on  
avoit oubliée , & que j'achevois d'y boire , quand  
j'ai entendu la Comtesse qui alloit y entrer avec le  
Chevalier.

DORANTE, *soupirant.*

Après ?

ARLEQUIN.

Comme elle auroit pû trouver mauvais que je

A iij

8 *L'heureux Stratagème ;*  
buvois en fraude, je me suis sauvé dans l'Office avec  
ma Bouteille : d'abord, j'ai commencé par la vuid  
er pour la mettre en seureté.

BLAISE.

Ca est naturel.

DORANTE.

Eh ! laisse-là ta Bouteille, & me dis ce qui me re-  
garde.

ARLEQUIN.

Je parle de cette Bouteille, parce qu'elle y étoit ;  
je ne voulois pas l'y mettre.

BLAISE.

Faut la laisser là, pis qu'elle est bûë.

ARLEQUIN.

La voilà donc vuide ; je l'ai mise à terre.

DORANTE.

Encore ?

ARLEQUIN.

Ensuite, sans mot dire, j'ai regardé à travers la  
serrure....

DORANTE.

Et tu as vû la Comtesse avec le Chevalier dans la  
Salle.

ARLEQUIN.

Bon ! ce maudit Serrurier, n'a-t'il pas fait le trou  
de la serrure si petit, qu'on ne peut rien voir à  
travers ?

BLAISE.

Morgué, tampus.

DORANTE.

Tu ne peux donc pas être sûr que ce fut la Com-  
tesse ?

ARLEQUIN.

Si fait, car mes oreilles ont reconnu sa parole ;  
& sa parole n'étoit pas là sans sa personne.

BLAISE.

Ils ne pouvions pas se dispenser d'être ensemble ;

*Comédie.*

DORANTE.

Eh bien, que se disoient-ils ?

ARLEQUIN.

Hélas ! Je n'ai retenu que les pensées ; j'ai oublié  
les paroles.

DORANTE.

Dis-moi donc les pensées ?

ARLEQUIN.

Il faudroit en sçavoir les mots. Mais, Monsieur ;  
ils étoient ensemble ; ils rioient de toute leur force :  
Ce vilain Chevalier ouvroit une bouche plus large..  
Ah ! quand on rit tant, c'est qu'on est bien gailiard !

BLAISE.

Et bian, c'est signe de joye ; véla tout.

ARLEQUIN.

Où ! Mais cette joye-là a l'air de nous porter  
malheur. Quand un homme est si joyeux, c'est tant  
mieux pour lui ; mais c'est toujours tant pis pour un  
autre [ *montrant son Maître* ] & voilà justement  
l'autre.

DORANTE.

Eh laisse-nous en repos. As-t'u dit à la Marquise,  
que j'avois besoin d'un entretien avec elle ?

ARLEQUIN.

Je ne me souviens pas si je lui ai dit ; mais je sçai  
bien que je devois lui dire.



SCENE III.

ARLEQUIN, BLAISE, DORANTE  
LISETTE.

LISETTE.

Monsieur, je ne sçai pas comment vous l'en-  
tendez, mais votre tranquillité m'étonne ; &  
si vous n'y prenez garde, ma Maîtresse vous échap-

30 *L'heureux Stratagème,*  
pera. Je puis me tromper ; mais j'en ai peur.

DORANTE.

Je le soupçonne aussi, Lisette : Mais que puis-je faire pour empêcher ce que tu me dis là ?

BLAISE.

Mais, morgué, ça ce confirme donc, Lisette ?

LISETTE.

Sans doute : le Chevalier ne la quitte point, il l'amuse, il la rajole, il lui parle tout bas, elle sourit : à la fin le cœur peut s'y mettre, s'il n'y est déjà ; & cela m'inquiète, Monsieur, car je vous estime ; d'ailleurs, voilà un Garçon qui doit m'épouser ; & si vous ne devenez pas le Maître de la Maison, cela nous dérange.

ARLEQUIN.

Il seroit désagréable de faire deux ménages.

DORANTE.

Ce qui me désespère, c'est que je n'y vois point de remède ; car la Comtesse m'évite.

BLAISE.

Mordi, c'est pourtant mauvais signe.

ARLEQUIN.

Et ce misérable Frontain, que te dit-il, Lisette ?

LISETTE.

Des douceurs tant qu'il peut, que je paye de brusqueries.

BLAISE.

Fort bien, noute fille ; toujours malhonnête envers ly ; toujours rudanière : hoche la tête quand il te parle ; dis-ly : passe ton chemin ; de la fidélité, morguienne ; baille cette confusion là à la Comtesse : n'est ce pas ? Monsieur

DORANTE.

Je me meurs de douleur !

BLAISE.

Faut point mourir ; ça gâte tout : avisons plutôt à quelque manigance.

*Comédie.*

11

LISETTE.

Je l'aperçois qui vient, elle est seule ; retirez-vous, Monsieur, laissez-moi lui parler. Je veux savoir ce qu'elle a dans l'esprit ; je vous redirai notre conversation ; vous reviendrez après.

DORANTE.

Je te laisse.

ARLEQUIN.

Ma mie, toujours rudanière, hoche la tête quand il te parle.

LISETTE.

Va, sois tranquille.



SCENE IV.

LISETE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Je te cherchois, Lisette ; avec qui étois-tu là ? Il me semble d'avoir vu sortir quelqu'un d'avec toi ?

LISETTE.

C'est Dorante qui me quitte, Madame.

LA COMTESSE.

C'est de lui dont je voulois te parler ; que dit-il ? Lisette.

LISETTE.

Mais, il dit qu'il n'a pas lieu d'être content ; & je crois qu'il dit assez juste : qu'en pensez-vous ? Madame.

LA COMTESSE.

Il m'aime donc toujours ?

LISETTE.

Comment s'il vous aime ! Vous sçavez bien qu'il n'a point changé. Est-ce que vous ne l'aimez plus ?

LA COMTESSE.

Qu'appellez-vous, plus ? est ce que je l'aimois,

YE *L'heureux Stratagème;*  
dans le fond? Je le distinguois, voilà tout; & dis-  
tinguer un homme, ce n'est pas encore l'aimer,  
Lisette; cela peut y conduire: mais cela n'y est pas.

L I S E T T E.

Je vous ai pourtant entendu dire, que c'étoit le  
plus aimable homme du monde.

L A C O M T E S S E.

Cela se peut bien.

L I S E T T E.

Je vous ai vûe l'attendre avec empressement.

L A C O M T E S S E.

C'est que je suis impatiente.

L I S E T T E.

Être fâchée quand il ne venoit pas.

L A C O M T E S S E.

Tout cela est vrai; nous y voilà: je le distinguois,  
vous dis-je, & je le distingue encore; mais rien ne  
m'engage avec lui; & comme il te parle quelque-  
fois, & que tu crois qu'il m'aime; je venois te dire  
qu'il faut que tu le disposes adroitement, à se tran-  
quilliser sur mon chapitre.

L I S E T T E.

Et le tout, en faveur de Monsieur le Chevalier Da-  
mis, qui n'a vaillant qu'un accent Gascon, qui  
vous amuse: Que vous avez le cœur inconstant!  
Avec autant de raison que vous en avez, comment  
pouvez-vous être infidèle? Car, on dira que vous  
l'êtes.

L A C O M T E S S E.

Hé bien, infidèle, soit, puisque tu veux que je le  
sois; crois-tu me faire peur avec ce grand mot-là?  
infidèle; ne disoit on pas que ce soit une grande  
injure? Il y a comme cela des mots dont on épou-  
vante les Esprits foibles, qu'on a mis en crédit, fau-  
te de réflexion, & qui ne sont pourtant rien.

L I S E T T E.

Ah, Madame, que dites-vous là? Comme  
vous êtes aguerrie là-dessus! Je ne vous croyois pas

*Comédie.*

13

si désespérée; un cœur qui trahit sa foi, qui manque  
à sa parole!

L A C O M T E S S E.

Eh bien, ce cœur qui manque à sa parole, quand  
il en donne mille, il fait sa charge; quand il en tra-  
hit mille, il la fait encore: il va comme les mouve-  
mens le mènent, & ne sçauroit aller autrement.  
Qu'est-ce que c'est que l'étalage que tu me fais-là?  
Rien loin que l'infidélité soit un crime, c'est que je  
soutiens qu'il n'y a pas un moment à hésiter, d'en  
faire une quand on en est tentée, à moins que de  
vouloir tromper les Gens, ce qu'il faut éviter, à  
quelque prix que ce soit.

L I S E T T E.

Mais, mais... De la manière dont vous tournez  
cette affaire-là, je crois, de bonne foi, que vous  
avez raison. Oui, je comprends que l'infidélité est  
quelquefois de devoir; Je ne m'en serois jamais  
doutée!

L A C O M T E S S E.

Tu vois pourtant que cela est clair.

L I S E T T E.

Si clair, que je m'examine à présent, pour sça-  
voir si je ne serai pas moi-même obligée d'en faire  
une.

L A C O M T E S S E.

Dorance est en vérité plaisant; n'oserois-je, à  
cause qu'il m'aime, distraire un regard de mes yeux?  
N'appartiendra-t'il qu'à lui de me trouver jeune &  
aimable? Faut-il que j'aye cent ans pour tous les  
autres; que j'enterre tout ce que je vauz? que je me  
dévoue à la plus triste stérilité de plaisir qu'il soit  
possible?

L I S E T T E.

C'est apparemment ce qu'il prétend.

L A C O M T E S S E.

Sans doute; Avec ces Messieurs-là, voilà com-  
ment il faudroit vivre; si vous les en croyez, il n'y

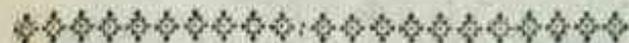
à plus pour vous qu'un seul Homme qui compose tout votre Univers; tous les autres sont rayés; c'est autant de mort pour vous; quoique votre amour propre n'y trouve point son compte, & qu'il les regrette quelque-fois; mais qu'il patisse, la forte fidélité lui a fait sa part; elle lui laisse un Captif pour sa gloire: qu'il s'en amuse comme il pourra, & qu'il prenne patience; Quel abus! Lisette, quel abus! Va, va, parle à Dorante, & laisse là tes scrupules; les hommes, quand ils ont envie de nous quitter, y font-ils tant de façon? N'avons-nous pas tous les jours de belles preuves de leur constance? Ont-ils là-dessus des privilèges que nous n'avions pas? Tu te moques de moi; le Chevalier m'aime, il ne me déplaît pas, je ne ferai pas la moindre violence à mon penchant.

L I S E T T E.

Allons, allons, Madame, à présent que je suis instruite; les Amans délaissés n'ont qu'à chercher qui les plaignt; me voilà bien guérie de la compassion que j'avois pour eux.

L A C O M T E S S E.

Ce n'est pas que je n'estime Dorante; mais souvent ce qu'on estime, ennuye: Le voici qui revient; je me sauve de ses plaintes qui m'attendent; saisis ce moment-ci, pour m'en débarrasser.



S C E N E V.

D O R A N T E, L A C O M T E S S E,  
L I S E T T E, A R L E Q U I N.

D O R A N T E *arrétant la Comtesse.*

O Uoi! Madame, j'arrive, & vous me fuyez?  
L A C O M T E S S E.

Ah! c'est vous, Dorante; je ne vous suis point, je m'en retourne.

D O R A N T E.

De grace, donnez-moi un instant d'audience.

L A C O M T E S S E.

Un instant, à la lettre, au moins; car j'ai peur qu'il ne me vienne Compagnie.

D O R A N T E.

On vous avertira, s'il vous en vient; souffrez que je vous parle de mon amour.

L A C O M T E S S E.

N'est-ce que cela? Je sçais votre amour par cœur; que me veut-il donc, cet amour?

D O R A N T E.

Helas! Madame, de l'air dont vous m'écoutez, je vois bien que je vous ennuye.

L A C O M T E S S E.

A vous dire vrai, votre prélude n'est pas amusant.

D O R A N T E.

Que je suis malheureux! Qu'êtes-vous devenue pour moi? Vous me désesperez.

L A C O M T E S S E.

Dorante, quand quitterez-vous ce ton lugubre & cet air noir?

DORANTE.

Tout-il que je vous aime encore, après d'aussi cruelles réponses que celles que vous me faites !

LA COMTESSE.

Cruelles réponses ; avec quel goût prononcez-vous cela ? Que vous auriez été un excellent Heros de Roman ! Votre cœur a manqué sa vocation, Dorante.

DORANTE.

Ingrate que vous êtes !

LA COMTESSE rit.

Ce stile-là ne me corrigera guère.

ARLEQUIN *derrière gemissant.*

Hi, hi, hi.

LA COMTESSE.

Tenez, Monsieur, vos tristesses sont si contagieuses, qu'elles ont gagné jusqu'à votre Valet ; on l'entend qui soupire.

ARLEQUIN.

Je suis touché du malheur de mon Maître.

DORANTE.

J'ai besoin de tout mon respect pour ne pas éclater de colere.

LA COMTESSE.

Eh d'où vous vient de la colere, Monsieur ? de quoi vous plaignez-vous, s'il vous plaît ? Est-ce de l'amour que vous avez pour moi ; je n'y sçauois que faire : Ce n'est pas un crime de vous paroître aimable : Est-ce de l'amour que vous voudriez que j'eusse, & que je n'ai point ? Ce n'est pas ma faute, s'il ne m'est pas venu ; il vous est fort permis de souhaiter que j'en aye : mais de venir me reprocher que je n'en ai point ; cela n'est pas raisonnable : les sentimens de votre cœur ne sont pas la Loi du mien ; prenez y garde ; vous traitez cela comme une dette, & ce n'en est pas une : Soupirez, Monsieur, vous êtes le maître ; je n'ai pas droit de vous en empêcher : mais n'exigez pas que je soupire ; accoutumez-

VOUS

vous à penser que vos soupirs ne m'obligent point à les accompagner des miens, pas même à m'en amuser ; je les trouvois autrefois plus supportables ; mais je vous annonce que le ton qu'ils prennent aujourd'hui, m'ennuye ; reglez-vous là-dessus : adieu, Monsieur.

DORANTE.

Encore un mot, Madame, vous ne m'aimez donc plus ?

LA COMTESSE.

Eh, eh, plus est singulier ; je ne me ressouviens pas trop de vous avoir aimé.

DORANTE.

Non ? je vous jure ma foi, que je ne m'en ressouviendrai de ma vie non plus.

LA COMTESSE.

En tout cas, vous n'oublierez qu'un rêve.

[ Elle sort. ]

## SCENE VI.

DORANTE, ARLEQUIN, LISETTE.

DORANTE *arrête Lisette.*

L A perfide! . . Arrête, Lisette.

ARLEQUIN.

En verité, voilà un petit cœur de Comtesse bien édifiant.

DORANTE *à Lisette.*

Tu lui as parlé de moi ; je ne sçais que trop ce qu'elle pense ; mais n'importe ; que t'a-t'elle dit en particulier ?

LISETTE.

Je n'aurai pas le tems ; Madame attend Compagnie, Monsieur, elle aura peut être besoin de moi.

B

ARLEQUIN.  
Oh, eh ! Comme elle répond ! Monsieur.

DORANTE.

Lisette, m'abandonnez-vous ?

ARLEQUIN.

Serois-tu, par hasard, une ma'que aussi ?

DORANTE.

Parles, quelle raison allègue-t-elle ?

LISETTE.

Oh ! de très fortes, Monsieur, il faut en convenir. La fidélité n'est bonne à rien ; c'est mal fait que d'en avoir : de beaux yeux ne servent de rien ; un seul homme en profite ; tous les autres sont morts ; il ne faut tromper personne : avec cela, on est enterrée, l'amour propre n'a point sa part ; c'est comme si on avoit cent ans. Ce n'est pas qu'on ne vous estime ; mais l'ennui s'y met : il vaudroit autant être vieille, & cela vous fait tort.

DORANTE.

Quel étrange discours me tiens-tu là ?

ARLEQUIN.

Je n'ay jamais vu de paroles de si mauvaise mine.

DORANTE.

Explique-toi donc ?

LISETTE.

Quoi, vous ne m'entendez pas ? Eh bien, Monsieur, on vous distingue.

DORANTE.

Veux-tu dire qu'on m'aime.

LISETTE.

Eh non ! cela peut y conduire : mais cela n'y est pas.

DORANTE.

Je n'y conçois rien. Aime-t'on le Chevalier ?

LISETTE.

C'est un fort aimable homme.

DORANTE.

Et moi ; Lisette ?

Comédie.

19

LISETTE.

Vous étiez fort aimable aussi : m'entendez-vous à cette heure ?

DORANTE.

Ah ! je suis outré !

ARLEQUIN.

Et, de moi, Suivante de mon ame, qu'en fais-tu ?

LISETTE.

Toi, je te distingue. . .

ARLEQUIN.

Et moi, je te maudits, Chambrière du Diable.

SCENE VII.

ARLEQUIN, DORANTE,  
LA MARQUISE *survenant.*

ARLEQUIN.

Nous avons affaire à de jolies personnes, Monsieur, n'est-ce pas ?

DORANTE.

J'ai le cœur saisi !

ARLEQUIN.

J'en perds la respiration !

LA MARQUISE.

Vous me paraissez bien affligé, Dorante.

DORANTE.

On me trahit, Madame ; on m'assassine ; on me plonge le poignard dans le sein !

ARLEQUIN.

On m'étouffe, Madame ; on m'égorge ; on me distingue !

LA MARQUISE.

C'est sans doute de la Comtesse dont il est question, Dorante ?

Bij

ARLEQUIN.

Oh, eh ! Comme elle répond ! Monsieur.

DORANTE.

Lisette, m'abandonnez-vous ?

ARLEQUIN.

Serois-tu, par hasard, une ma'que aussi ?

DORANTE.

Parles, quelle raison allègue-t'elle ?

LISETTE

Oh ! de très fortes, Monsieur, il faut en convenir. La fidélité n'est bonne à rien ; c'est mal fait que d'en avoir : de beaux yeux ne servent de rien ; un seul homme en profite ; tous les autres sont morts ; il ne faut tromper personne : avec cela, on est enterrée ; l'amour propre n'a point sa part ; c'est comme si on avoit cent ans. Ce n'est pas qu'on ne vous estime ; mais l'ennui s'y met : il vaudroit autant être vieille, & cela vous fait tort.

DORANTE.

Quel étrange discours me tiens-tu là ?

ARLEQUIN.

Je n'ay jamais vû de paroles de si mauvaise mine.

DORANTE.

Explique-toi donc ?

LISETTE.

Quoi, vous ne m'entendez pas ? Eh bien, Monsieur, on vous distingue.

DORANTE.

Veux-tu dire qu'on m'aime.

LISETTE.

Eh non ! cela peut y conduire : mais cela n'y est pas.

DORANTE.

Je n'y conçois rien. Aime-t'on le Chevalier ?

LISETTE,

C'est un fort aimable homme.

DORANTE.

Et moi ; Lisette ?

LISETTE.

Vous étiez fort aimable aussi : m'entendez-vous à cette heure ?

DORANTE.

Ah ! je suis outré !

ARLEQUIN.

Et, de moi, Suivante de mon ame, qu'en fais-tu ?

LISETTE.

Toi, je te distingue. . .

ARLEQUIN.

Et moi, je te maudits, Chambrière du Diable.

## SCENE VII.

ARLEQUIN, DORANTE,  
LA MARQUISE *survenant.*

ARLEQUIN.

Nous avons affaire à de jolies personnes, Monsieur, n'est-ce pas ?

DORANTE.

J'ai le cœur saisi !

ARLEQUIN

J'en perds la respiration !

LA MARQUISE.

Vous me paraissez bien affligé, Dorante.

DORANTE.

On me trahit, Madame ; on m'assassine ; on me plonge le poignard dans le sein !

ARLEQUIN.

On m'étouffe, Madame ; on m'égorge ; on me distingue !

LA MARQUISE.

C'est sans doute de la Comtesse dont il est question, Dorante ?

B ij

DORANTE.

D'elle-même, Madame.

LA MARQUISE.

Pourrois-je vous demander un moment d'entretien ?

DORANTE.

Comme il vous plaira ; j'avois même envie de vous parler sur ce qui nous vient.

LA MARQUISE.

Dites à votre valet de se tenir à l'écart, afin de nous avertir si quelqu'un vient.

DORANTE.

Retires-toi, & prends garde à tout ce qui approchera d'ici.

ARLEQUIN.

Que le Ciel nous console ! nous voilà tous trois sur le pavé ; car vous y êtes aussi vous, Madame : votre Chevalier ne vaut pas mieux que notre Comtesse & notre Lisette, & nous sommes trois cœurs hors de condition

DORANTE.

Va t'en, laisse-nous.

(*Arlequin s'en va.*)



## SCENE VIII.

LA MARQUISE, DORANTE.

LA MARQUISE.

**D**Orante, on nous quitte donc tous deux ?

DORANTE.

Vous le voyez, Madame.

LA MARQUISE.

N'imaginez-vous rien à faire dans cette occasion-ci ?

DORANTE.

Non ; je ne vois plus rien à tenter : on nous quitte

sans retour. Que nous étions mal assortis ! Marquise, Eh Pourquoi n'est ce pas vous que j'aime !

LA MARQUISE.

Hé bien, Dorante, tâchez de m'aimer.

DORANTE.

Hélas ! Je voudrois pouvoir y réussir !

LA MARQUISE, riant.

La réponse n'est pas flatteuse : Mais vous me la devez dans l'état ou vous êtes.

DORANTE.

Ah ! Madame, je vous demande pardon ; je ne sçais ce que je dis ! je m'égare.

LA MARQUISE.

Ne vous fatiguez pas à l'excuser, je m'y attendois.

DORANTE.

Vous êtes aimable sans doute, il n'est pas difficile de le voir, & j'ai regretté cent fois de n'y avoir pas fait assez d'attention ; cent fois, je me suis dit. . .

LA MARQUISE.

Plus vous continuerez vos compliments, plus vous me direz d'injures ; car ce ne sont pas là des douceurs au moins : laissons cela vous dis-je.

DORANTE.

Je n'ay pourtant recours qu'à vous, Marquise ; vous avez raison, il faut que je vous aime ; il n'y a que ce moyen là de punir la perfide que j'adore.

LA MARQUISE.

Non, Dorante, je sçais une manière de nous venger qui nous sera plus commode à tous deux ; je veux bien punir la Comtesse, mais en la punissant je veux vous la rendre & je vous la rendrai.

DORANTE.

Quoi ! la Comtesse reviendrait à moy ?

LA MARQUISE.

Oùy, plus tendre que jamais.

DORANTE.

Seroit il possible !

LA MARQUISE.

Et sans qu'il vous en coûte la peine de m'aimez.

DORANTE.

Comme il vous plaira.

LA MARQUISE.

Attendez pourtant, je vous dispense d'amour pour moi, mais c'est à condition d'en feindre.

DORANTE.

Oh! de tout mon cœur, je tiendrai toutes les conditions que vous voudrez.

LA MARQUISE.

Vous aimoit-elle beaucoup?

DORANTE.

Il me le paroissoit.

LA MARQUISE.

Etoit-elle persuadée que vous l'aimiez de même?

DORANTE.

Je vous dis que je l'adore, &amp; qu'elle le sçait.

LA MARQUISE.

Tant mieux qu'elle en soit sûre.

DORANTE.

Mais, du Chevalier qui vous a quitté &amp; qui l'aime, qu'en ferons-nous? lui laisserons-nous le tems d'être aimé de la Comtesse?

LA MARQUISE.

Si la Comtesse croit l'aimer, elle se trompe: elle n'a voulu que me l'enlever: si elle croit ne vous plus aimer, elle se trompe encore; il n'y a que sa coquetterie qui vous néglige.

DORANTE.

Cela se pourroit bien.

LA MARQUISE.

Je connois mon sexe, laissez-moi faire. Voici comment il faut s'y prendre... mais, on vient; remettons à concerter ce que j'imagine.



## SCENE IX.

ARLEQUIN, DORANTE, LA MARQUISE.

ARLEQUIN, *en arrivant.*  
AH que je souffre!

DORANTE.

Quoi, ne viens-tu nous interrompre que pour soupire? tu n'as guère de cœur.

ARLEQUIN.

Voilà tout ce que j'en ai: mais il y a là-bas un coquin qui demande à parler à Madame; voulez-vous qu'il entre, ou que je le batte?

LA MARQUISE.

Qui est-il donc?

ARLEQUIN.

Un maraud qui a soufflé ma maîtresse &amp; qui s'appelle Frontain.

LA MARQUISE.

Le valet du Chevalier? qu'il vienne; j'ai à lui parler.

ARLEQUIN.

La vilaine connoissance que vous avez-là, Madame.

*( Il s'en va. )*

## SCENE X.

LA MARQUISE, DORANTE.

LA MARQUISE, *à Dorante.*

C'EST un garçon adroit &amp; fin, tout valet qu'il est, &amp; dont j'ai fait mon espion auprès de son

24 *L'heureux Stratagème,*  
Maitre & de la Comtesse ; voyons ce qu'il nous dira,  
car il est bon d'être extrêmement sûr qu'ils s'aiment,  
mais si vous ne vous sentez pas le courage d'écouter  
d'un air indifférent ce qu'il pourra nous dire, allez-  
vous-en.

DORANTE.

Oh ! je suis outré : mais ne craignez rien.



### SCENE XI.

LA MARQUISE, DORANTE, ARLEQUIN,  
*faisant entrer FRONTAIN.*

ARLEQUIN.  
VIEN, maître fripon, entre.  
FRONTAIN.

Je te ferai ma réponse en sortant.

ARLEQUIN, *en s'en allant.*

Je t'en prépare une qui ne me coûtera pas une  
syllabe.

LA MARQUISE.

Approche, Frontain, approche.



### SCENE XII.

LA MARQUISE, FRONTAIN, DORANTE.

LA MARQUISE.  
EH bien, qu'as-tu à me dire ?

FRONTAIN.

Mais, Madame, puis-je parler devant Monsieur ?

LA MARQUISE.

En toute sûreté.

DORANTE.

Comédie.

25

DORANTE.

De quoi donc est il question ?

LA MARQUISE.

De la Comtesse & du Chevalier. Raltez, cela vous  
amusera.

DORANTE.

Volontiers.

FRONTAIN.

Cela pourra même occuper Monsieur.

DORANTE.

Voyons.

FRONTAIN.

Dès que je vous eus promis, Madame, d'observer  
ce qui se passeroit entre mon Maitre & la Com-  
tesse, je me mis en embuscade. . . .

LA MARQUISE.

Abrege le plus que tu pourras.

FRONTAIN.

Excusez, Madame, je ne finis point quand j'a-  
brege.

LA MARQUISE.

Le Chevalier m'aime t'il encor ?

FRONTAIN.

Il n'en reste pas vestige ; il ne sçait pas qui vous  
êtes.

LA MARQUISE.

Et sans doute, il aime la Comtesse ?

FRONTAIN.

Bon ! l'aimer, belle égratignure ! C'est traiter une  
Incendie d'étiucelle ! son cœur est brulant, Madam-  
e, il est perdu d'amour.

DORANTE, *d'un air riant.*

Et la Comtesse ne le hait pas aparamment ?

FRONTAIN.

Non, non, la verité est à plus de mille lieues de  
ce que vous dites.

DORANTE.

J'entens qu'elle réponds à son amour.

C

FRONTAIN.

Bagatelle ! Elle n'y répond plus ; toutes les réponses sont faites ; ou plutôt , dans cette affaire-ci , il n'y a eu ni demande ni réponse ; on ne s'en est pas donné le tems. Figurez-vous deux cœurs qui partent ensemble ; il n'y eût jamais de vitesse égale ! On ne sçait à qui appartient le premier soupir : il y a apparence que ce fut un duo.

DORANTE, riant.

Ha, ha, ha... (à part.) Je me meurs !

LA MARQUISE, à part.

Prenez-garde... Mais, as-tu quelque preuve de ce que tu dis-là ?

FRONTAIN.

J'ai de surs témoins de ce que j'avance ; mes yeux & mes oreilles... Hier la Comtesse....

DORANTE.

Mais cela suffit, ils s'aiment, voilà son Histoire finie. Que peut-il dire de plus ?

LA MARQUISE.

Acheve.

FRONTAIN.

Hier, la Comtesse & mon Maître, s'en alloient au Jardin. Je les suis de loin ; ils entrèrent dans le Bois, j'y entre aussi ; ils tournent dans une Allée, moi dans le Taillis ; ils se parlent, je n'entends que des voix confuses ; je me coule, je me glisse ; & de Bosquet en Bosquet, j'arrive à les entendre, & même à les voir à travers le feuillage : la belle chose ! la belle chose ! s'écrioit le Chevalier, qui d'une main tenoit un Portrait, & de l'autre la main de la Comtesse : la belle chose ! Car comme il est Gafcon, je le deviens en ce moment, tout Manceau que je suis ; parce qu'on peut tout, quand on est exact, & qu'on sert avec zèle.

LA MARQUISE.

Fort bien.

DORANTE, à part.

Fort mal.

FRONTAIN.

Or, ce Portrait, Madame, dont je ne voyois que le menton avec un bout d'oreille, étoit celui de la Comtesse. Oui, disoit-elle, on dit qu'il me ressemble assez : autant qu'il se peut, disoit mon Maître, autant qu'il se peut, à mille charmes près, que j'adore en vous, que le Peintre ne peut que remarquer, qui font le désespoir de son Art, & qui ne relèvent que du Pinceau de la Nature : Allons, allons, vous me flattez, disoit la Comtesse, en le regardant d'un œil éreineclant d'amour propre, vous me flattez : Eh ! non, Madame, ou que la peste m'étouffe ! Je vous dégrade moi-même, en parlant de vos charmes, tandis, aucune espérance n'y peut atteindre ; vous n'êtes fidèlement rendue que dans mon cœur : N'y sommes-nous pas toutes deux, la Marquise & moi, repliquoit la Comtesse : La Marquise & vous, s'écrioit-il : Eh, cadédis ! où se rangeroit-elle ? vous m'en occuperiez mille de cœurs, si je les avois ; mon amour ne sçait où se mettre, tant il surabonde, dans mes paroles, dans mes sentimens, dans ma pensée ; il se répand par tout, mon ame en regorge. Et tout en parlant ainsi, tantôt il baisoit la main qu'il tenoit, & tantôt le Portrait. Quand la Comtesse retiroit la main, il se jetoit sur la Peinture ; quand elle redemandoit la Peinture, il reprenoit la main : lequel mouvement, comme vous voyez, faisoit cela & cela ; ce qui étoit tout-à-fait plaisant à voir.

DORANTE.

Quel récit ! Marquise.

La Marquise fait signe à Dorante de se taire.

FRONTAIN.

Hé ne parlez-vous pas ? Monsieur.

DORANTE.

Non ; je dis à Madame, que je trouve cela comique.

FRONTAIN.

Je le souhaite. Là dessus : Rendez-moi mon Portrait, rendez donc ? Mais Comtesse : Mais Chevalier : Mais Madamé, si je rends la copie ; que l'original me dédommage : Oh pour cela non : Oh pour cela si. Le Chevalier tombe à genoux : Madamé, au nom de vos grâces innombrables, nantissez-moi de la ressemblance, en attendant la personne ; accordez ce rafraichissement à mon ardeur : Mais, Chevalier, donnez son Portrait, c'est donner son cœur : Eh donc ! Madamé, j'endurerais bien de les avoir tous deux : Mais : Il n'y a point de mais, ma vie est à vous, le Portrait à moi ; que chacun garde sa part : Eh bien c'est donc vous qui le gardez, ce n'est pas moi qui le donne, au moins ! Taupe : Satisfait, je m'en fais responsable, c'est moi qui le prend, vous ne faites que m'accorder de le prendre : Quel abus de ma bonté ! Ah ! C'est la Comtesse qui fait un soupir : Ah ! félicité de mon ame ! C'est le Chevalier qui repart un second.

DORANTE.

Ah....!

FRONTAIN.

Et c'est Monsieur qui fournit le troisième.

DORANTE.

Où ; c'est que ces deux soupirs là sont plaisans, & je les contrefais : contrefaites aussi, Marquise.

LA MARQUISE.

Oh, je n'y entends rien, moi ; mais je me les imagine. [elle rit] Ha, ha, ha.

FRONTAIN.

Ce matin dans la Gallerie....

DORANTE, à la Comtesse.

Faites-le fuir, je n'y tiendrais pas.

LA MARQUISE.

En voilà assez, Frontain.

FRONTAIN.

Les fragmens qui me restent, sont d'un goût aboisi.

LA MARQUISE.

N'importe, je suis assez instruite.

FRONTAIN.

Les gages de la Commission courent-ils toujours ? Madame.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas la peine.

FRONTAIN.

Et Monsieur voudroit-il m'établir son Pensionnaire ?

DORANTE.

Non.

FRONTAIN.

Ce non là, si je m'y connois, me casse sans réplique ; & je n'ai plus qu'une réverence à faire.

( Il sort. )

## SCENE XIII.

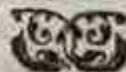
LA MARQUISE, DORANTE

LA MARQUISE.

Nous ne pouvons plus douter de leur secrète intelligence : mais si vous jouez toujours votre personnage aussi mal, nous ne tenons rien.

DORANTE.

J'avoué que ses recits m'ont fait souffrir ; mais je me soutiendrai mieux dans la suite. Ah ! l'ingrate ! Jamais elle ne me donna son portrait.



## SCENE XIV.

ARLEQUIN, LA MARQUISE, DORANTE.

ARLEQUIN.

**M**onsieur, voilà votre Fripon qui arrive.  
DORANTE.

Qui ?

ARLEQUIN.

Un de nos deux Larrons, le Maître du mien.  
DORANTE.

Retires-toi.

*( Il sort. )*

## SCENE XV.

LA MARQUISE; DORANTE.

LA MARQUISE.

**E**T moi je vous laisse : nous n'avons pas eu le  
tems de digerer notre idée. Mais en attendant,  
souvenez-vous que vous m'aimez ; qu'il faut qu'on  
le croye ; que voici votre Rival, & qu'il s'agit de  
lui paroître indifférent. Je n'ai pas le te tems de  
vous en dire davantage.

DORANTE.

Fiez-vous à moi, je jouerai bien mon rôle.



## SCENE XVI.

DORANTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

**J**e t'é rencontre à propos ; je voulois t'é parler.  
Dorante.

DORANTE.

Volontiers, Chevalier, mais fais vite ; voici  
l'heure de la poste, & j'ai un paquet à faire partir.

LE CHEVALIER.

Jé finis dans le clin d'œil. Jé suis ton ami, & jé  
viens t'é prier de mé reléver d'un scrupule.

DORANTE.

Toi !

LE CHEVALIER.

Oui : délivre-moi d'uné chicanné que mé fait  
mon honneur ; a-t'il tort ou raison ? Voici le cas.  
On dit que tu aimes la Comtesse ; moi jé n'en crois  
rien ; & c'est entre le oui & le non que gît le pé-  
tit cas de conscience que jé r'apporte.

DORANTE.

Je t'entens, Chevalier ; tu aurois grande envie  
que je ne l'aimasse plus.

LE CHEVALIER.

Tu l'as dit ; ma délicatesse se fait besoin de ton  
indifférence pour elle : j'aime cette Dame.

DORANTE.

Est-elle prévenue en ta faveur ?

LE CHEVALIER.

De faveur, jé m'en passe ; elle mé rend justice.

DORANTE.

C'est-à-dire que tu lui plais.

LE CHEVALIER.

Dés que jé l'aime, tout est dit ; épargné ma mo-  
destie

C iij

DORANTE.

Ce n'est pas ta modestie que j'interroge, car elle est Gasconne. Parlons simplement ; t'aime-t-elle ?

LE CHEVALIER.

Hé oui ! Té dis-je, ses yeux ont déjà là-dessus enflammé la matière ; ils me sollicitent le cœur ; ils demandent réponse : mettrai-je bon, au bas de la Réquête, c'est ton agrément que j'attens.

DORANTE.

Je te le donne à charge de revanche.

LE CHEVALIER.

Avec qui la revanche ?

DORANTE.

Avec de beaux yeux de ta connoissance, qui me sollicitent aussi.

LE CHEVALIER.

Les beaux yeux que la Marquise porte ?

DORANTE.

Elle-même.

LE CHEVALIER.

Et l'intérêt que tu me soupçonnes d'y prendre me gêne, te retient ?

DORANTE.

Sans doute.

LE CHEVALIER.

Va, je t'émancipe.

DORANTE.

Je t'avertis que je l'épouserai, au moins.

LE CHEVALIER.

Jé t'informe que nous ferons assaut de noces.

DORANTE.

Tu épouseras la Comtesse ?

LE CHEVALIER.

L'espérance de ma postérité s'y fonde.

DORANTE.

Et bientôt ?

LE CHEVALIER.

Demain, peut-être, notre célibat expire.

DORANTE, embarrassé.

Adieu. J'en suis fort ravi !

LE CHEVALIER, lui tendant la main.

Touche-là, té suis je cher ?

DORANTE.

Ah ! ouï . . .

LE CHEVALIER.

Tu m'as sans mesure, je me donne à toi pour un siècle ; cela passé nous renouvelerons de baill. Serviteur.

DORANTE.

Oüï, ouï, demain.

LE CHEVALIER.

Qu'appelle tu demain, moi, je suis ton serviteur du temps passé, du présent, & de l'avenir, toi de même, apurement ?

DORANTE.

Apurement. Adieu.

*(Il s'en va.)*

## SCENE XVI.

LE CHEVALIER, FRONTAIN.

FRONTAIN.

J'Attendois qu'il fut sorti pour venir, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Que demandes tu ; j'ai haste de rejoindre ma Comtesse.

FRONTAIN.

Attendez ; malpeste ! ceci est sérieux ; j'ai parlé à la Marquise, je lui ai fait mon rapport.

LE CHEVALIER.

Hé bien, tu lui as confié que j'ai aimé la Comtesse & qu'elle m'aime ; qu'en dit-elle ? acheve vite.

Ce qu'elle en dit ? Que c'est fort bien fait à vous  
LE CHEVALIER.

Jé continuerai de bien faire. Adieu.

FRONTAIN.

Morbleu ! Monsieur, vous n'y songez pas ; il faut revoir la Marquise, entretenir son amour, sans quoi vous êtes un homme mort, enterré, aneanti dans sa mémoire.

LE CHEVALIER, riant.

Hé, hé, hé,

FRONTAIN.

Vous en riez ? Je ne trouve pas cela plaisant, moi.

LE CHEVALIER.

Qué mé fait cé neant ? Jé meurs dans une mémoire, jé ressuscite dans une autre : n'ai je pas la mémoire de la Comtesse où je révis ?

FRONTAIN.

Oùi, mais, j'ai peur que, dans cette dernière, vous n'y mouriez un beau matin de mort subite. Dorante y est mort de même d'un coup de caprice.

LE CHEVALIER.

Non ; le caprice qui le tue, le voilà, c'est lui, qui l'expédie ; j'en ai bien expédié d'autres, Frontain ; ne t'inquietes pas, la Comtesse ma reçu dans son cœur, il faudra qu'elle m'y garde.

FRONTAIN.

Ce cœur-là, je crois que l'amour y campe quelquefois mais qu'il n'y loge jamais.

LE CHEVALIER.

C'est un amour de ma façon, tandis, il ne finira qu'avec elle ; espères mieux de la fortune de ton maître ; connois-moi bien, tu n'auras plus de défiance.

FRONTAIN.

J'ai déjà usé de cette Recette-là, elle ne m'a rien fait : Mais voici Lisette, vous devriez me procurer la faveur de sa Maîtresse auprès d'Elle,



## SCENE XVII.

LISETTE, FRONTAIN, LE CHEVALIER.

M LISETTE.  
Monsieur, Madame vous demande :

LE CHEVALIER.

J'y cours, Lisette ; mais, remets ce faquin dans son bon sens, jé te prie, tu m'as privé de cervelle & il m'entretient qu'il t'aime.

LISETTE.

Que ne me prend-il pour sa confidente ?

FRONTAIN.

Eh bien, ma charmante, je vous aime ; vous voilà aussi sçavante que moi.

LISETTE.

Eh bien, mon garçon, courage, vous n'y perdez rien ; vous voilà, plus sçavant que vous n'étiez, je vais dire à ma Maîtresse que vous venez, Monsieur ; Adieu, Frontain.

FRONTAIN.

Adieu, ma charmante ;



## SCENE XVIII.

LE CHEVALIER, FRONTAIN.

FRONTAIN.

A Llons, Monsieur, ma foi vous avez raison votre aventure a bonne mine ; la Comtesse vous aime, vous êtes Gascon, moi Mançeau ; voilà de grands titres de fortune !

Jé te garantis la tienne.

FRONTAIN.

Si j'avois le choix des Cautions, je vous dispense-  
rois d'être la mienne.

*Fin du premier Acte.*



## ACTE II.

### SCENE PREMIERE.

DORANTE, ARLEQUIN.

**V** DORANTE.  
IEN, j'ai à te dire un mot.

ARLEQUIN.  
Une douzaine si vous voulez.

DORANTE.  
Arlequin, je te vois à tout moment chercher  
Lisette, & courir après elle.

ARLEQUIN.  
Eh, pardi ! si je veux l'attraper il faut bien que je  
cours après, car elle me fuit.

DORANTE.  
Dis-moi, prefers-tu mon service à celui d'un au-  
tre ?

ARLEQUIN.  
Assurément : il n'y-a que le mien qui aye la pré-  
furence, comme de raison : d'abord, moi, ensuite  
vous ; voilà comme cela est arrangé dans mon es-  
prit, & puis le reste du monde va comme il peut.

DORANTE.  
Si tu me prefers à un autre, il s'agit de prendre  
ton parti sur le chapitre de Lisette.

ARLEQUIN.  
Mais, Monsieur, ce chapitre là ne vous regarde  
pas ; c'est de l'amour que j'ai pour elle, & vous n'a-

vez que faire d'amour, vous n'en voulez point.

DORANTE.

Non, mais je te défens d'en parler jamais à Lisette, je veux même que tu l'évites; je veux que tu la quittes, que tu rompes avec elle.

ARLEQUIN.

Pardi, Monsieur, vous avez là des volontés qui ne ressemblent guère aux miennes; pourquoi ne nous accordons-nous pas aujourd'hui comme hier?

DORANTE.

C'est que les choses ont changé; c'est que la Comtesse pourroit me soupçonner d'être curieux de ses démarches, & de me servir de toi auprès de Lisette pour les savoir: ainsi, laisse-la en repos, je te récompenserai du sacrifice que tu me feras.

ARLEQUIN.

Monsieur, le sacrifice me tuera avant que les récompenses viennent.

DORANTE.

Oh point de réplique; Marthon qui est à la Marquise, vaut bien ta Lisette; on te la donnera.

ARLEQUIN.

Quand on me donneroit la Marquise pardessus le marché, on me voleroit encor.

DORANTE.

Il faut opter pourtant: lequel aimes-tu micux, de ton congé, ou de Marthon?

ARLEQUIN.

Je ne sçaurois le dire, je ne les connois ni l'un ni l'autre.

DORANTE.

Ton congé, tu le connoistras dès aujourd'hui, si tu ne suis pas mes ordres; ce n'est même qu'en les suivant que tu serois regretté de Lisette.

ARLEQUIN.

Elle me regrettera? Eh! Monsieur, que ne parlez-vous?

DORANTE

Retire-toi, j'apperçois la Marquise.

ARLEQUIN.

J'obeis, à condition qu'on me regrettera au moins.

DORANTE.

A propos, gardes le secret sur la défense que je te fais de voir Lisette; comme c'étoit de mon consentement que tu l'épousois, ce seroit avoir un procédé trop choquant pour la Comtesse, que de paroître m'y opposer; je te permets seulement de dire, que tu aimes micux Marthon que la Marquise te destine.

ARLEQUIN.

Ne craignez rien, il n'y aura là dedans que la Marquise & moi de mal-honnête, c'est elle qui me fait present de Marthon, c'est moi qui la prend, c'est vous qui nous laissez faire.

DORANTE.

Fort bien, va-t'en.

ARLEQUIN, *revient.*

Mais on me regrettera.

(*Il sort.*)



## SCENE II.

LA MARQUISE, DORANTE.

LA MARQUISE.

Avez-vous instruit votre valet? Dorante,

DORANTE.

Où, Madame.

LA MARQUISE.

Cela pourra n'être pas inutile; ce petit article-là, touchera la Comtesse, si elle l'apprend.

DORANTE.

Ma foi, Madame, je commence à croire que nous

*L'heureux Stratagème ;*  
réussirons ; je la vois déjà très étonnée de ma façon  
d'agir avec elle : Elle qui s'attend à des reproches  
je l'ai vue prête à me demander pourquoi je ne lui  
en faisois pas.

LA MARQUISE.

Je vous dis que si vous tenez bon , vous la verrez  
pleurer de douleur.

DORANTE.

Je l'attends aux larmes : êtes vous contente ?

LA MARQUISE.

Je ne répons de rien , si vous n'allez jusques  
là.

DORANTE.

Et votre Chevalier , comment en agit-il ?

LA MARQUISE.

Ne m'en parlez point ; tâchons de le perdre , &  
qu'il devienne ce qu'il voudra : mais j'ai chargé un  
des gens de la Comtesse de sçavoir si je pouvois la  
voir , & je crois qu'on vient me rendre réponse ;  
à un Laquais qui paroît ? Eh bien parlerai-je à ta  
Maîtresse ?

LE LAQUAIS.

Où , Madame , la voilà qui arrive.

LA MARQUISE, à Dorante.

Quittez-moy : il ne faut pas dans ce moment-ci,  
qu'elle nous voye ensemble , cela paroîtroit affecté.

DORANTE.

Et moi j'ai un petit dessein , quand vous l'aurez  
quittée.

LA MARQUISE.

N'allez rien gêner.

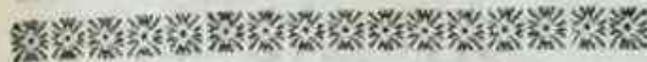
DORANTE.

Fiez-vous à moy.

( Il s'en va. )

LAS

SCENE III.



SCENE III.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

JE viens vous trouver moi-même , Marquise :  
comme vous me demandez un entretien particu-  
lier , il s'agit apparemment de quelque chose de  
conséquence.

LA MARQUISE.

Je n'ai pourtant qu'une question à vous faire ; &  
comme vous êtes naturellement vraie , que vous êtes  
la franchise , la sincérité même , nous aurons bien-  
tôt terminé.

LA COMTESSE.

Je vous entends ; vous ne me croyez pas trop sin-  
cere ; mais votre éloge m'exhorte à l'être , n'est ce  
pas ?

LA MARQUISE.

A cela près , le serez vous ?

LA COMTESSE.

Pour commencer à l'être , je vous dirai que je  
n'en sçais rien.

LA MARQUISE.

Si je vous demandois , le Chevalier vous aime-  
t'il , me diriez vous ce qui en est ?

LA COMTESSE.

Non , Marquise , je ne veux pas me brouiller avec  
vous ; & vous me haïriez si je vous disois la vérité.

LA MARQUISE.

Je vous donne ma parole que non.

LA COMTESSE.

Vous ne pourriez pas me la tenir ; je vous en dis-  
penserois moi-même : il y a des mouvemens qui  
sont plus forts que nous.

LA MARQUISE.

Mais pourquoi vous haïrois-je ?

LA COMTESSE.

N'a-t'on pas prétendu que le Chevalier vous aimoit ?

LA MARQUISE.

On a eu raison de le prétendre.

LA COMTESSE.

Nous y voilà ; & peut-être l'avez-vous pensé vous-même.

LA MARQUISE.

Je l'avoué.

LA COMTESSE.

Et après cela, j'irois vous dire qu'il m'aime ; vous ne me le conseillerez pas.

LA MARQUISE.

N'est-ce que cela ? Eh ! Je voudrois l'avoir perdu ; Je souhaite de tout mon cœur qu'il vous aime.

LA COMTESSE.

Oh, sur ce pied-là, vous n'avez donc qu'à rendre grace au Ciel, vos souhaits ne sçauroient être plus exaucez qu'ils le font.

LA MARQUISE.

Je vous certifie que j'en suis charmée !

LA COMTESSE.

Vous me rassurez ; ce n'est pas qu'il n'ait tort ; vous êtes si aimable qu'il ne devoit plus avoir des yeux pour personne : mais peut-être vous étoit-il moins attaché qu'on ne l'a crû.

LA MARQUISE.

Non, il me l'étoit beaucoup ; mais je l'excuse ; quand je serois aimable, vous l'êtes encore plus que moi ; & vous sçavez l'être plus qu'une autre.

LA COMTESSE.

Plus qu'une autre ! Ah vous n'êtes point si charmée, Marquise ; je vous disoit bien que vous me manquiez de parole, vos éloges baissent ; je m'accommode pourtant de celui-ci ; j'y sens une

petite pointe de dépit qui a son mérite ; c'est la jalousie qui me loué.

LA MARQUISE.

Moi, de la jalousie ?

LA COMTESSE.

A votre avis, un compliment qui finit par m'appeler, Coquette, ne viendrait pas d'elle ? Oh ! que si, Marquise ; on l'y reconnoît.

LA MARQUISE.

Je ne songeais pas à vous appeler Coquette.

LA COMTESSE.

Ce sont de ces choses qui se trouvent dites avant qu'on y rêve.

LA MARQUISE.

Mais de bonne foi, ne l'êtes-vous pas un peu ?

LA COMTESSE.

Où ! da : mais ce n'est pas assez qu'un peu, ne vous refusez pas le plaisir de me dire que je la suis beaucoup ; cela n'empêchera pas que vous ne la soyiez autant que moi.

LA MARQUISE.

Je n'en donne pas tout-à-fait les mêmes preuves.

LA COMTESSE.

C'est qu'on ne prouve que quand on réussit ; le manque de succès met bien des coquerteries à couvert : on se retire sans bruit, un peu humiliée, mais inconnue ; c'est l'avantage qu'on a.

LA MARQUISE.

Je réussirai quand je voudrai, Comtesse : vous le verrez : cela n'est pas difficile ; & le Chevalier ne vous seroit peut-être pas resté, sans le peu de cas que j'ai fait de son cœur.

LA COMTESSE.

Je ne chicannerai pas ce dédain-là ; mais quand l'amour propre se sauve, voilà comme il parle.

LA MARQUISE.

Voulez-vous gager que cette aventure-ci n'humiliera point le mien, si je veux ?

*L'heureux Stratagème ;*  
LA COMTESSE.

Esperez-vous regagner le Chevalier ? Si vous le pouvez, je vous le donne.

LA MARQUISE.

Vous l'aimez, sans doute ?

LA COMTESSE.

Pas mal : Mais je vais l'aimer davantage, afin qu'il vous résiste mieux. On a besoin de toutes ses forces avec vous.

LA MARQUISE.

Oh ne craignez rien ! Je vous le laisse. Adieu.

LA COMTESSE.

Eh pourquoi, disputons-nous sa conquête ? Mais pardonnons à celle qui l'emportera : Je ne combats qu'à cette condition-là, afin que vous n'ayiez rien à me dire.

LA MARQUISE.

Rien à vous dire ! Vous comprenez donc l'emporter ?

LA COMTESSE.

Ecoutez ; je jouerois à plus beau jeu que vous.

LA MARQUISE.

J'avois aussi beau jeu que vous, quand vous me l'avez ôté ; je pouvois donc vous l'enlever de même.

LA COMTESSE.

Tentez donc d'avoir votre revanche.

LA MARQUISE.

Non ; j'ai quelque chose de mieux à faire.

LA COMTESSE.

Où ? Et peut-on vous demander ce que c'est ?

LA MARQUISE.

Dorante vaut son prix, Comtesse. Adieu.

( Elle sort. )



SCENE IV.

LA COMTESSE, seule.

DOrante ! Vouloir m'enlever Dorante ! Cette femme-là perd la tête ; sa jalousie l'égaré ; elle est à plaindre !



SCENE V.

LA COMTESSE, DORANTE.

DORANTE, arrivant vite, feignant de prendre la Comtesse pour la Marquise.

EH bien, Marquise, m'opposerez-vous encore des scrupules . . . ( apercevant la Comtesse ) Ah ! Madame, je vous demande pardon, je me trompe ; j'ai cru de loin voir tout-à-l'heure la Marquise ici, & dans ma préoccupation je vous ai prise pour elle.

LA COMTESSE.

Il n'y a pas grand mal, Dorante : mais quel est donc ce scrupule qu'on vous oppose ? qu'est-ce que cela signifie ?

DORANTE.

Madame, c'est une suite de conversation que nous avons eu ensemble, & que je lui rappellois.

LA COMTESSE.

Mais, dans cette suite de conversation, sur quoi tomboit ce scrupule dont vous vous plaigniez ? je veux que vous me le disiez.

DORANTE.

Je vous dis, Madame, que ce n'est qu'une bagatelle dont j'ai peine à me ressouvenir moi-même.

*L'heureux Stratagème,*  
C'est je pense qu'elle a voit la curiosité de sçavoir comment j'étois dans votre cœur.

LA COMTESSE.

Je m'attens que vous avez eu la discretion de ne le lui avoir pas dit, peut-être.

DORANTE.

Je n'ai pas le défaut d'être vain.

LA COMTESSE.

Non, mais on a quelquefois celui d'être vrai; Eh, que vouloit-elle faire de ce qu'elle vous demandoit?

DORANTE.

Curiosité pure, vous dis-je. . .

LA COMTESSE.

Et cette curiosité parloit de scrupule? Je n'y entends rien.

DORANTE.

C'est moi qui, par hazard, en croyant l'aborder, me suis servi de ce terme-là sans sçavoir pourquoi.

LA COMTESSE.

Par hazard! Pour un homme d'esprit, vous vous tirez mal d'affaire, Dorante; car il y a quelque mystere là dessous.

DORANTE.

Je vois bien que je ne réussirois pas à vous persuader le contraire: Madame, parlons d'autre chose. A propos de curiosité, y a-t'il long-temps que vous n'avez reçu des Lettres de Paris; La Marquise en attend? elle aime les nouvelles, & je suis seur que ses amis ne les lui épargneront pas s'il y en a.

LA COMTESSE.

Votre embarras me fait pitié.

DORANTE.

Quoi, Madame, vous revenez encor à cette bagatelle-là?

LA COMTESSE.

Je m'imaginerois pourtant avoir plus de pouvoir sur vous.

DORANTE,

Vous en aurez toujours beaucoup, Madame; & si celui que vous y aviez est un peu diminué, ce n'est pas ma faute: je me sauve pourtant dans la crainte de ceder à celui qui vous reste.

(Il sort.)

LA COMTESSE.

Je ne reconnois point Dorante à cette sortie-là!



## SCENE VI.

LA COMTESSE *resvant*, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

IL me paroît que ma Comtesse rêve qu'elle tombé dans le recueillement.

LA COMTESSE.

Oui: je vois la Marquise & Dorante dans une affliction qui me chagrine; nous parlions tantôt de mariage, il faut absolument differer le nôtre.

LE CHEVALIER.

Differer le nôtre!

LA COMTESSE.

Oui, d'une quinzaine de jours.

LE CHEVALIER.

Cadédis vous me parlez de la fin du siecle? est-ce vertu de quoi la rémise.

LA COMTESSE.

Vous n'avez pas remarqué leurs mouvemens comme moi?

LE CHEVALIER.

Qu'ai-je besoin de remarque?

LA COMTESSE.

Je vous dis que ces gens-là sont outrés; voulez-vous les pousser à bout? nous ne sommes pas si pressés,

L'heureux Stratagème ;  
LE CHEVALIER.

Si pressé, que j'en meurs, tandis ; si le cas ré-  
quiert une victime, pourquoi m'é donner la prése-  
rence.

LA COMTESSE.

Je ne sçauois me résoudre à les désespérer, Che-  
valier. Faisons-nous justice ; notre commerce a un  
peu l'air d'une infidélité, au moins. Ces gens là ont  
pu se flatter que nous les aimions, il faut les ména-  
ger ; je n'aime à faire de mal à personne, ni vous  
non plus apparemment ; vous n'avez pas le cœur dur,  
je pense ? Ce sont vos amis comme les miens ; ac-  
coutumons-les du moins à se douter de notre ma-  
riage.

LE CHEVALIER.

Mais, pour les accoutumer, il faut que je vive,  
& je vous défie de m'é garder vivant ; vous ne m'é  
conduirez pas au terme : tâchons de les accoutumer  
à moins de frais ; la modé de mourir pour la con-  
solation de ses amis n'est pas venue ; & de plus, que  
nous importe que ces deux affligés nous disent, par-  
tez ? Sçavez-vous qu'on dit qu'ils s'arrangent.

LA COMTESSE.

S'arranger ! De quel arrangement parlez vous ?

LE CHEVALIER.

J'entends que leurs cœurs s'accoutument.

LA COMTESSE.

Vous avez quelquefois des tournures si galcon-  
nes que je n'y comprends rien ! Voulez-vous dire  
qu'ils s'aiment ? Exprimez-vous comme un autre.

LE CHEVALIER *baissant de son.*

On ne parle pas tout-à fait d'amour, mais d'une  
pétite douceur à se voir.

LA COMTESSE.

D'une douceur à se voir ! Qu'elle chimere ! Où a-  
t'on pris cette idée-là ? Eh bien, Monsieur, si vous  
me prouvez que ces gens là s'aiment, qu'ils sentent  
de la douceur à se voir ; si vous me le prouvez, je  
vous

Comédie.

49

vous épouse demain, je vous épouse ce soir. Voyez  
l'intérêt que je vous donne à la preuve.

LE CHEVALIER.

Dé leur amour je ne m'en rends pas caution.

LA COMTESSE.

Je le crois ; prouvez-moi seulement qu'ils se con-  
solent, je ne demande que cela.

LE CHEVALIER.

En ce cas, irez-vous en avant ?

LA COMTESSE.

Où, si j'étois sûre qu'ils sont tranquilles : Mais,  
qui nous le dira ?

LE CHEVALIER.

Jé vous tiens, & jé vous informe que la Marquise  
a donné charge à Frontain de nous examiner, de  
lui apporter un état de nos cœurs ; & j'avois oublié  
de vous le dire.

LA COMTESSE.

Voilà d'abord une commission qui ne vous donne  
pas gain de cause ; s'ils nous oublieroient, ils ne s'em-  
barrasseroient guères de nous.

LE CHEVALIER.

Frontain aura peut-être déjà parlé, jé ne l'ai pas  
vu depuis. Que son rapport nous régle.

LA COMTESSE.

Je le veux bien.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, FRONTAIN,

LA COMTESSE.

LE CHEVALIER.

A Rrive, Frontain, as-tu vu la Marquise ?  
B

*L'heureux Stratagème,*  
FRONTAIN.

Où, Monsieur, & même avec Dorante; il n'y a pas long-tems que je les quitte.

## LE CHEVALIER.

Racontes-nous comment ils se comportent? Par bonté d'ame, Madame a peur de les désespérer: Moi je dis qu'ils se consolent. Qu'en est-il des deux? Rien, que cette bonté ne l'arrête, te dis-je; tu m'entends bien?

## FRONTAIN.

A merveille. Madame peut vous épouser en toute sûreté. De désespoir, je n'en vois pas l'ombre.

## LE CHEVALIER.

Jé vous gagne de marché fait: ce soir vous êtes mienne.

## LA COMTESSE.

Hum! Votre gain est mal sûr; Frontain n'a pas l'air d'avoir bien observé.

## FRONTAIN.

Vous m'excuserez, Madame, le désespoir est connoissable; si c'étoit de ces petits mouvemens minces & fluets, qui se dérobent, on peut s'y tromper: Mais le désespoir est un objet; c'est un mouvement qui tient de la place. Les désespérés s'agitent, se trémoussent, ils font du bruit, ils gesticulent; & il n'y a rien de tout cela.

## LE CHEVALIER.

Il vous dit vrai. J'ai tantôt rencontré Dorante; jé lui ai dit, j'aime la Comtesse, j'ai passion pour elle: Eh bien, gardes-la, m'a-t'il dit tranquillement.

## LA COMTESSE.

Eh! Vous êtes son Rival, Monsieur; voulez-vous qu'il aille vous faire confidence de sa douleur?

## LE CHEVALIER.

Jé vous assure qu'il étoit riant, & que la paix ré-  
gnoit dans son cœur.

## LA COMTESSE.

La paix dans le cœur d'un homme qui m'aimoit de la passion la plus vive qui fut jamais!

## LE CHEVALIER.

Otez la mienne.

## LA COMTESSE.

A la bonne-heure; Je lui crois pourtant l'ame plus tendre que vous, soit dit en passant; ce n'est pas votre faute; chacun aime autant qu'il peut, & personne n'aime autant que lui. Voilà pourquoi jé le plains: Mais sur quoi Frontain décide-t'il qu'il est tranquille? Voyons: N'est-il pas vrai que tu es aux gages de la Marquise, & peut être à ceux de Dorante, pour nous observer tous deux? Paye-t'on des Espions pour être instruit de choses dont on ne se soucie point?

## FRONTAIN.

Où: mais je suis mal payé de la Marquise, elle est en arriere.

## LA COMTESSE.

Et parce qu'elle n'est pas libérale, elle est indifférente? Quel raisonnement!

## FRONTAIN.

Et Dorante m'a révoqué, il me doit mes appointemens.

## LA COMTESSE.

Laisse-là tes appointemens; qu'as-tu vû? que sçais-tu?

## LE CHEVALIER à part à Frontain.

Mitige ton récit.

## FRONTAIN.

Eh bien, Frontain, m'ont-ils dit tantôt en parlant de vous deux, s'aiment-ils un peu? Oh! beaucoup, Monsieur; extrêmement, Madame, extrêmement, ai-je dit en tranchant.

## LA COMTESSE.

Eh bien?...

Rien ne remuë; la Marquise bâille en m'écoutant.  
Dorante ouvre nonchalamment sa Tabatiere; c'est  
tout ce que j'en tire.

LA COMTESSE.

Va, va, mon Enfant, laisse nous; tu es un  
maladroit. Votre Valet n'est qu'un sot; ses obser-  
vations sont pitoyables; il n'a vu que la superficie  
des choses, cela ne se peut pas.

FRONTAIN.

Morbleu, Madame, je m'y ferois hacher! En  
voulez-vous davantage: Sçachez qu'ils s'aiment,  
& qu'ils m'ont dit eux-mêmes de vous l'apprendre.

LA COMTESSE *riant.*

Eux-mêmes! Eh que n'as-tu commencé par nous  
dire cela, ignorant que tu es? Vous voyez bien ce  
qui en est, Chevalier; ils se consolent tant, qu'ils  
veulent nous rendre jaloux, & s'y prennent avec  
une maladresse bien digne du dépit qui les gouverne.  
Ne vous l'avois-je pas dit?

LE CHEVALIER.

La passion se montre, j'en conviens.

LA COMTESSE.

Grossièrement même.

FRONTAIN.

Ah, par ma foi, j'y suis! C'est qu'ils ont envie  
de vous mettre en peine. Je ne m'étonne pas si Do-  
rante, en regardant sa montre, ne la regardoit pas  
fixement, & faisoit une demi-grimace.

LA COMTESSE.

C'est que la paix ne regnoit pas dans son cœur.

LE CHEVALIER.

Cette grimace est importante.

FRONTAIN.

Item: C'est qu'en ouvrant sa Tabatiere, il n'a  
pris son Tabac qu'avec deux doigts tremblans; il  
est vrai aussi que la bouche a ri, mais de mauvaise  
grace; le reste du visage n'en étoit pas, il alloit à  
part.

LA COMTESSE.

C'est que le cœur ne rioit pas.

LE CHEVALIER.

Jé mé rends: Il soupire, il regardé de travers  
& ma nôce récule. Pesté du Faquin, qui réjette  
Madamé dans uné compassion qui sera funeste à  
mon bonheur!

LA COMTESSE.

Point du tout; ne vous allarmez point; Dorante  
s'est trop mal conduit pour mériter des égards....  
Mais, ne vois-je pas la Marquise qui vient ici?

FRONTAIN.

Elle-même.

LA COMTESSE.

Je la connois; je gagerois qu'elle vient finement,  
à son ordinaire, m'insinuer qu'ils s'aiment Dorante  
& elle. Ecoutons.



## SCENE VIII.

LA COMTESSE, LA MARQUISE;  
FRONTAIN, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

Pardon, Comtesse, si j'interromps un entre-  
tien, sans doute intéressant; mais je ne fais que  
passer. Il m'est revenu que vous retardiez votre ma-  
riage avec le Chevalier, par ménagement pour  
moi. Je vous suis obligée de l'attention; mais je  
n'en ai pas besoin. Concluez, Comtesse, plutôt  
aujourd'hui que demain; c'est moi qui vous en sol-  
licite. Adieu.

LA COMTESSE.

Attendez donc, Marquise, dites-moi s'il est vrai  
que vous vous aimiez Dorante & vous? afin que je  
m'en réjouisse.

34 *L'heureux Stratagème ;*  
LA MARQUISE.  
Réjouissez vous hardiment . la nouvelle est bonne.  
LA COMTESSE, riant.  
En verité ?  
LA MARQUISE.  
Oui , Comtesse , hâtez-vous de finir. Adieu.

( Elle sort. )



### SCENE IX.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE ;  
FRONTAIN.

LA COMTESSE, riant.

**H**A, ha, elle se sauve : La raillerie est un peu trop forte pour elle. Que la vanité fait jouer de plaisant rôles à de certaines femmes ! car celle-ci meurt de dépit.

LE CHEVALIER.

Elle en a le cœur palpitant , sandis.

FRONTAIN.

La grimace que Dorante faisoit tantôt , je viens de la retrouver sur sa physionomie , ( *au Chevalier.* )  
Mais Monsieur parlez un peu de Lisette pour moi.

LA COMTESSE.

Que dit-il de Lisette ?

FRONTAIN.

C'est une petite Requête que je vous presente & qui tend à vous prier qu'il vous plaise d'oter Lisette à Arlequin , & d'en faire un transport à mon profit.

LE CHEVALIER.

Voilà cé que c'est.

LA COMTESSE.

Et Lisette y consent-elle ?

Comédie.

55

FRONTAIN.

Oh ! le transport est tout à fait de son goût.  
LA COMTESSE.

Ce qu'il me dit là , me fait venir une idée : les petites fineses de la Marquisé méritent d'être punies. Voyons si Dorante qui l'aime tant sera insensible à ce que je vais faire ? Il doit l'être , si elle dit vrai , & je le souhaite : Mais voici un moyen infailible de sçavoir ce qui en est. Je n'ai qu'à dire à Lisette d'épouser Frontain ; elle étoit destinée au Valet de Dorante , nous en étions convenus. Si Dorante ne se plaint point , la Marquisé a raison , il m'oublie , & je n'en serai que plus à mon aise. ( *à Frontain.* )  
Toi va-t'en chercher Lisette & son pere , que je leur parle à tous deux.

FRONTAIN.

Il ne sera pas difficile de les trouver , car ils entrent.



### SCENE X.

BLAISE, LISETTE, LE CHEVALIER,  
LA COMTESSE, FRONTAIN.

LA COMTESSE.

**A**pprochez , Lisette , & vous aussi , Maître Blaise : votre fille devoit épouser Arlequin ; mais si vous la mariez & que vous soyiez bien aise d'en disposer à mon gré , vous la donnerez à Frontain , entendez-vous , Maître Blaise ?

BLAISE.

J'entends bian Madame. Mais il y a morgué bian une autre histoire qui trote par le monde & qui nous chagraine , il s'agit que je venons vous crier marcy.

Qu'est-ce que c'est ! D'où vient que Lisette pleure ?

L I S E T T E.

Mon pere vous le dira , Madame.

B L A I S E.

C'est ne vous déplaire , Madame , qu'Arlequin est un mal-appris ; mais que les pus mal-appris de tout ça, c'est Monsieur Dorante & Madame la Marquise , qui ont eu la finesse de manigancer la volonté d'Arlequin , à celle fin qu'il ne voulust pus d'elle , malgré qu'elle en veuille bien , comme je me doute qu'il en voudroit peut-être bien itou , si en le laissoit vouloir ce qu'il veut , & qu'en n'y boutit pas empêchement.

L A C O M T E S S E.

Et quel empêchement ?

B L A I S E.

Où , Madame , par le moyen d'une fille qu'ils appellent Marthon , que Madame la Marquise a eu l'avisement d'inventer par malice pour la promettre à Arlequin.

L A C O M T E S S E.

Ceci est curieux !

B L A I S E.

En disant , comme ça , que faut qu'ils s'épousent à Paris la Mijaurée & ly , dans l'intention de porter dommage à toute enfant qui va cheoir en confusion de cette malice , qui n'est rien qu'un micmac pour affronter toute bonne renommée & la vôtre, Madame , & se gaubarger de nous trois ; & c'est touchant ça que je venons vous demander justice.

L A C O M T E S S E.

Il faudra bien tâcher de vous la faire. Chevalier , ceci change les choses ; il ne faut plus que Frontain y songe : Allez Lisette , ne vous affligez pas ; laissez la Marquise proposer tant qu'elle voudra ses Marthons , je vous en rendrai bon compte ; car c'est cette femme-là que je menageois tant , qui m'attaque là-dedans ; Dorante n'y a d'autre part que sa

complaisance : mais peut être me reste-t'il encore plus de crédit sur lui qu'elle ne se l'imagine. Ne vous embarrassez pas.

L I S E T T E.

Arlequin vient de me traiter avec une indifférence insupportable , il semble qu'il ne m'ait jamais vue , voyez de quoi la Marquise se mêle !

B L A I S E.

Empêcher qu'une fille ne soit la femme du monde !

L A C O M T E S S E.

On y remédiera , vous dis je.

F R O N T A I N.

Où , mais le remede ne me vaudra rien.

L E C H E V A L I E R.

Comtesse , jé vous écoute , l'oreille vous entend ; l'esprit ne vous saisit point , jé ne vous conçois pas : venez-ça , Lisette , tirez-nous cette bizarre aventure au clair , n'êtes-vous pas éprise de Frontain ?

L I S E T T E.

Non , Monsieur , je le croyois tandis qu'Arlequin m'aimoit , mais je vois que je me suis trompée depuis qu'il me refuse.

L E C H E V A L I E R.

Qué répondre à ce cœur de femme ?

L A C O M T E S S E.

Et moi je trouve que ce cœur de femme a raison ; & ne mérite pas votre réflexion satirique ; c'est un homme qui l'aimoit & qui lui dit qu'il ne l'aime plus ; cela n'est pas agréable , elle en est touchée ; je reconnois notre cœur au sien ; ce seroit le vôtre , ce seroit le mien en pareil cas. Allez , vous autres , retirez-vous & laissez moi faire.

B L A I S E.

J'en avons charché querelle à Monsieur Dorante & à la Marquise de cette affaire.

L A C O M T E S S E.

Reposez-vous sur moi : Voici Dorante , je vais lui en parler tout à l'heure.



## SCÈNE XI.

DORANTE, LA COMTESSE,  
LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

Venez, Dorante, & avant toute autre chose,  
parlons un peu de la Marquise.

DORANTE.

De tout mon cœur, Madame.

LA COMTESSE.

Dites moi donc de tout votre cœur de quoi elle  
s'avise aujourd'hui ?

DORANTE.

Qu'a-t-elle fait ? J'ai de la peine à croire qu'il y  
ait quelque chose à redire à ses procédés.

LA COMTESSE.

Oh ! je vais vous faciliter le moyen de croire,  
moi.

DORANTE.

Vous connoissez sa prudence . . .

LA COMTESSE.

Vous êtes un opiniâtre louangeur ! Eh bien,  
Monsieur, cette femme que vous louez tant, jalouse  
de moi parce que le Chevalier la quitte, comme si  
c'étoit ma faute, va, pour m'attaquer pourtant,  
chercher de petits détails qui ne sont pas en vérité  
dignes d'une incomparable telle que vous la faites,  
& ne croit pas au-dessous d'elle, de détourner un va-  
let d'aimer une suivante. Parce qu'elle sçait que  
nous voulons les marier, & que je m'intéresse à  
leur mariage, elle imagine dans sa colère, une Mar-  
thon qu'elle jette à la traversé ; Et ce que j'admire  
le plus dans tout ceci, c'est de vous voir vous-mê-  
me prêter les mains à un projet de cette espèce ! vous-  
même ! Monsieur.

DORANTE.

Eh, pensez-vous que la Marquise ait crû vous  
offenser ? qu'il me soit venu dans l'esprit à moi, que  
vous vous y intéressiez encor ? Non, Comtesse, Ar-  
lequin se plaignoit d'une infidélité que lui faisoit Li-  
sette, il perdoit, disoit-il sa fortune : on prend  
quelquefois part aux chagrins de ces gens là ; & la  
Marquise, pour le dédommager, lui a, par bonté,  
proposé le mariage de Marthon qui est à elle, il l'a  
acceptée, l'en a remerciée ; voilà tout ce que c'est.

LE CHEVALIER.

La réponse me persuade, je les crois sans malice.  
Qué sur ce point, la paix se fasse entre les puissances,  
& que les subalternes se débattent.

LA COMTESSE.

Laissez-nous, Monsieur le Chevalier ; vous direz  
votre sentiment quand on vous le demandera. Do-  
rante, qu'il ne soit plus question de cette petite in-  
trigue-là, je vous prie, car elle me déplaît : Je me  
flatte que c'est assez vous dire.

DORANTE.

Attendez, Madame ; appellons quelqu'un ; mon  
valet est peut-être là . . . Arlequin . . .

LA COMTESSE.

Quel est votre dessein ?

DORANTE.

La Marquise n'est pas loin, il n'y a qu'à la prier  
de votre part de venir ici, vous lui en parlerez.

LA COMTESSE.

La Marquise ! Eh, qu'ai je besoin d'elle ? Est-il  
nécessaire que vous la consultiez là-dessus ? Qu'elle  
approuve ou non, c'est à vous à qui je parle, à  
vous à qui je dis que je veux qu'il n'en soit rien ;  
que je le veux, Dorante, sans m'embarrasser de ce  
qu'elle en pense.

DORANTE.

Où, mais, Madame, observez, qu'il faut que  
je m'en embarrasse, moi ; je ne sçaurois en décider.

*L'heureux Stratagème,*  
sans elle : y auroit-il rien de plus malhonnête que  
d'obliger mon valet à refuser une grâce qu'elle lui  
fait & qu'il a acceptée ? Je suis bien éloigné de ce  
procédé-là avec elle.

LA COMTESSE.

Quoy ! Monsieur, vous hésitez entre elle & moi ?  
songez-vous à ce que vous faites ?

DORANTE.

C'est en y songeant que je m'arrête.

LE CHEVALIER.

Eh, cadédis, laissons ce trio de valets & de sou-  
brettes.

LA COMTESSE, *outrée*

C'est à moi, sur ce pied-là, à vous prier d'exécuter  
le ton dont je l'ai pris ; il ne me convenoit point.

DORANTE.

Il m'honorera toujours, & j'y obéirois avec plaisir  
si je pouvois.

LA COMTESSE.

Nous n'avons plus rien à nous dire je pense : don-  
nez-moi la main, Chevalier.

LE CHEVALIER, *lui donnant la main.*

Prenez & ne rendez pas, Comtesse.

DORANTE.

J'étois pourtant venu pour savoir une chose ; vou-  
driez-vous bien m'en instruire, Madame ?

LA COMTESSE, *se retournant.*

Ah ! Monsieur, je ne sçai rien.

DORANTE,

Vous sçavez celle-ci, Madame. Vous destinez  
vous bien-tôt au Chevalier ? Quand aurons-nous la  
joye de vous voir unis ensemble ?

LA COMTESSE.

Cette joye-là, vous l'aurez peut-être ce soir,  
Monsieur.

LE CHEVALIER.

Docement, diviné Comtesse, je tombe en délire !  
je perds haleine de ravissement !

DORANTE.

Parbleu, Chevalier, j'en suis charmé, & je t'en  
felicite.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah l'indigne homme !

DORANTE, *à part.*

Elle rougit !

LA COMTESSE.

Est-ce là tout, Monsieur ?

DORANTE.

Oùï Madame.

LA COMTESSE.

Partons.



## SCENE XII.

LA COMTESSE, LA MARQUISE,  
LE CHEVALIER, DORANTE,  
ARLEQUIN.

LA MARQUISE.

Comtesse, votre Jardinier m'apprend que vous  
êtes fâchée contre moi ; je viens vous demander  
pardon de la faute que j'ai faite sans le sçavoir ; &  
c'est pour la réparer que je vous amène ce garçon-  
ci. Arlequin, quand je vous ai promis Marthon, j'i-  
gnorois que Madame pourroit s'en choquer, & je  
vous annonce que vous ne devez plus y compter.

ARLEQUIN.

Eh bien, je vous donne quittance : Mais, on dit  
que Blaise est venu vous demander justice contre  
moi, Madame ; je ne refuse pas de la faire bonne &  
prompte, il n'y a qu'à appeler le Notaire ; & s'il n'y  
est pas, qu'on pienne son Clerc. je m'en contien-  
tray.

LA COMTESSE, à Dorante.

Renvoyez votre valet, Monsieur; Et vous Madame, je vous invite à lui tenir parole: Je me charge même des frais de leur nôce; n'en parlons plus.

DORANTE, à Arlequin.

Va t'en.

ARLEQUIN, en s'en allant.

Il n'y a donc pas moyen d'esquiver Marthon! C'est vous, Monsieur le Chevalier qui êtes cause de tout ce tapage-là! Vous avez mis tous nos amours sans dessus dessous: Si vous n'étiez pas ici, moi & mon maître nous aurions bravement tous deux épousé notre Comtesse & notre Lisette, & nous n'aurions pas votre Marquise & sa Marthon sur les bras. Hi, hi, hi!

LA MARQUISE &amp; le CHEVALIER, rient.

Hé, hé, hé.

LA COMTESSE, riant aussi.

Hé, hé, si les extravagances vous amusent, dites lui qu'il approche, il parle de trop loin. La jolie Scene!

LE CHEVALIER.

C'est démence d'amour.

DORANTE.

Retire toi, faquin.

LA MARQUISE.

Ah ça, Comtesse, sommes-nous bonnes amies, à présent?

LA COMTESSE.

Ah! les meilleures du monde, assurément; & vous êtes trop bonne.

DORANTE.

Marquise, je vous apprends une chose, c'est que la Comtesse & le Chevalier, se marient peut-être ce soir.

LA MARQUISE.

En vérité:

LE CHEVALIER,

Cé soir est loin encore.

DORANTE.

L'impatience sied fort bien: Mais si près d'une si douce aventure, on a bien des choses à se dire, laissons-leur ces momens-ci, & allons de notre côté songer à ce qui nous regarde.

LA MARQUISE.

Allons, Comtesse, que je vous embrasse avant que de partir. Adieu, Chevalier, je vous fais mes compliments, à tantôt.



## SCENE XIII.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE,

LA COMTESSE.

Vous êtes fort regretté, à ce que je vois; on faisoit grand cas de vous.

LE CHEVALIER.

J'en dispense, sur tout ce soir.

LA COMTESSE.

Ah! ç'en est trop!

LE CHEVALIER.

Comment! Changez-vous d'avis?

LA COMTESSE.

Un peu.

LE CHEVALIER.

Qué pensez-vous?

LA COMTESSE.

J'ai un dessein . . . il faudra que vous m'y serviez . . . Je vous le dirai tantôt. Ne vous inquiétez point je vais y rêver. Adieu, ne me suivez pas . . . ( Elle s'en va & revient. ) Il est même nécessaire que vous ne me voyiez pas si-tôt. Quand j'aurai besoin de vous, je vous en informerai.

*L'heureux Stratagème,*  
**LE CHEVALIER, seul.**  
 Jé demeure muet, jé sens que jé periclite. Cette  
 femme est plus femme qu'une autre ?

*Fin du second Acte.*



ACTE III.



**ACTE III.**  
**SCENE PREMIERE.**

LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTAIN,

LE CHEVALIER.

**M**AIS dé grace, Lisette, priez-la dé m' par, qué jé la voye un moment.

LISETTE.

Je ne scaurois lui parler, Monsieur, elle repose.

LE CHEVALIER.

Ellé répose ! Ellé répose donc de bout ?

FRONTAIN.

Où ; car moi qui sort de la Terrasse, je viens de l'appercevoir se promenant dans la Gallerie.

LISETTE.

Qu'importe; chacun a sa façon de reposer. Quelle est votre méthode à vous, Monsieur ?

LE CHEVALIER

Il mé paroît qué tu mé railles, Lisette.

FRONTAIN.

C'est ce qui me semble.

LISETTE.

Non, Monsieur; c'est une question qui vient à propos, & que je vous fais tout en devisant.

LE CHEVALIER.

J'ai même un petit soupçon, qué tu né m'aime pas.

FRONTAIN.

Je l'avois aussi ce petit soupçon là, mais je l'ai changé contre une grande certitude. F

L I S E T T E .

Votre pénétration n'a point perdu au change.

L E C H E V A L I E R .

Né le disois-je pas ? Eh pourquoi, tandis, t'en veux-je du bien, pendant que tu m'en veux du mal ? D'où me vient ma disposition amicale, & que ton cœur me refuse le réciproque ? D'où vient que nous différons de sentimens ?

L I S E T T E .

Je n'en sçai rien ; c'est qu'apparemment il faut de la variété dans la vie.

F R O N T A I N .

Je crois que nous sommes aussi très-variés tous deux.

L I S E T T E .

Oùï, si vous m'aimez encore ; sinon, nous sommes uniformes.

L E C H E V A L I E R .

Dis-moi le vrai : tu ne me recommande pas à ta Maîtresse.

L I S E T T E .

Jamais qu'à son indifférence.

F R O N T A I N .

Le service est touchant !

L E C H E V A L I E R .

Tu me fais donc préjudice auprès d'elle ?

L I S E T T E .

Oh ! tant que je peux ; mais pas autrement qu'en lui parlant contre vous : car je voudrois qu'elle ne vous aimât pas, je vous l'avoué ; je ne trompe personne.

F R O N T A I N .

C'est du moins parler cordialement.

L E C H E V A L I E R .

Ah ça, Lisette, devenons amis.

L I S E T T E .

Non ; faites plutôt comme moi, Monsieur, ne m'aimez pas.

L E C H E V A L I E R .

Jé veux que tu m'aimes ; & tu m'aimeras, Cadédis, tu m'aimeras ; jé l'entrepréends, jé mé lé promets.

L I S E T T E .

Vous ne vous tiendrez pas parole.

F R O N T A I N .

Ne sçavez vous pas, Monsieur, qu'il y a des haines qui ne s'en vont point, qu'on ne les paye ? Pour cela . . . .

L E C H E V A L I E R .

Combien mé coûtera le départ de la tienne ?

L I S E T T E .

Rien ; elle n'est pas à vendre.

L E C H E V A L I E R *lui presente sa bourse.*

Tiens, prends, & la garde si tu veux.

L I S E T T E .

Non, Monsieur, je vous volerois votre argent.

L E C H E V A L I E R .

Prends, t'en dis je ; & mé dis seulement ce que ta Maîtresse projette.

L I S E T T E .

Non : Mais je vous dirai bien ce que je voudrois qu'elle projetât. C'est tout ce que je sçai : En êtes-vous curieux ?

F R O N T A I N .

Vous nous l'avez déjà dit en plus de dix façons, ma Belle.

L E C H E V A L I E R .

N'a-t'elle pas quelque dessein ?

L I S E T T E .

Eh ! Qui est-ce qui n'en a pas ? Personne n'est sans dessein ; on a toujours quelque vûe : Par exemple ; j'ai le dessein de vous quitter, si vous n'avez pas celui de me quitter vous-même.

L E C H E V A L I E R .

Rétirons-nous, Frontain ; jé t'ens que jé m'indigne : Nous réviendrons tantôt la recommander à sa Maîtresse.

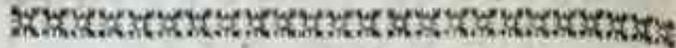
F i j

Adieu donc, Soubrette ennemie ; adieu mon petit cœur fantalque ; adieu la plus aimable de toutes les Girouettes.

L I S E T T E.

Adieu, le plus disgracié de tous les hommes.

(*Ils s'en vont.*)



SCENE II.

L I S E T T E, A R L E Q U I N.

A R L E Q U I N.

**M**A Mie, j'ai beau faire signe à mon Maître, il se moque de cela, il ne veut pas venir savoir ce que je lui demande.

L I S E T T E.

Il faut donc lui parler devant la Marquise, Arlequin.

A R L E Q U I N.

Marquise malencontreuse ! Hélas ! Ma Fille, la bonté que j'ai eu de te rendre mon cœur, ne nous profitera ni à l'un ni à l'autre ! Il me sera inutile d'avoir oublié tes impertinences ; le Diable a entrepris de me faire épouser Marthon ; il n'en démordra pas ; il me la garde.

L I S E T T E.

Retourne à ton Maître ; & ois lui que je l'attends ici.

A R L E Q U I N.

Il ne se souciera pas de ton attente.

L I S E T T E.

Il n'y a point de tems à perdre : Cependant, va donc.

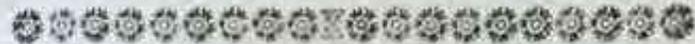
A R L E Q U I N.

Je suis tout engourdi de tristesse.

L I S E T T E.

Allons, allons, dégourdis toi, puisque tu m'aimes : Tiens, voilà ton Maître & la Marquise qui s'approchent ; tire-le à quartier, lui, pendant que je m'éloigne.

[ *Elle sort.* ]



SCENE III.

DORANTE, ARLEQUIN, LA MARQUISE.

A R L E Q U I N à Dorante.

**M**onsieur, venez que je vous parle.

D O R A N T E.

Dis ce que tu me veux ?

A R L E Q U I N.

Il ne faut pas que Madame y soit.

D O R A N T E.

Je n'ai point de secret pour elle.

A R L E Q U I N.

J'en ai un qui ne veut pas qu'elle le connoisse.

L A M A R Q U I S E.

C'est donc un grand mystère ?

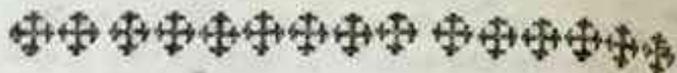
A R L E Q U I N.

Où : C'est Lisette qui demande Monsieur ; & il n'est pas à propos que vous le sçachiez, Madame.

L A M A R Q U I S E.

Ta discrétion est admirable ! Voyez ce que c'est, Dorante : Mais que je vous dise un mot auparavant ; & toi, vas chercher Lisette.





## SCENE IV.

DORANTE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

C'Est apparament de la part de la Comtesse?  
DORANTE.

Sans doute ; & vous voyez combien elle est agitée !

LA MARQUISE.

Et vous brûlez d'envie de vous rendre !

DORANTE.

Me sieroit il de faire le cruel ?

LA MARQUISE.

Nous touchons au terme & nous manquons notre coup, si vous allez si vite. Ne vous y trompez point, les mouvemens qu'on se donne sont encore équivoques ; il n'est pas sûr que ce soit de l'amour : J'ai peur qu'on ne soit plus jalouse de moi, que de votre cœur ; qu'on ne médite de triompher de vous & de moi, pour se moquer de nous deux. Toutes nos mesures sont prises ; allons jusqu'au Contrat, comme nous l'avons résolu ; ce moment seul décidera si on vous aime. L'Amour a ses expressions, l'Orgueil a les siennes ; l'Amour soupire de ce qu'il perd, l'Orgueil méprise ce qu'on lui refuse : Attendons le soupir ou le mépris ; tenez bon jusqu'à cette épreuve, pour l'intérêt de votre amour même ; abrezgez avec Lisette, & revenez me trouver.

DORANTE.

Ah ! Votre épreuve me fait trembler ! Elle est pourtant raisonnable & je m'y exposerai, je vous le promets.

LA MARQUISE.

Je soutiens moi-même un personnage qui n'est

pas fort agréable, & qui le fera encore moins sur ces fins-ci ; car il faudra que je supplée au peu de courage que vous me montrez : Mais que ne faisons pas pour se venger ? Adieu.

[ Elle sort. ]



## SCENE V.

DORANTE, ARLEQUIN, LISETTE.

DORANTE.

Que me veux-tu, Lisette ? Je n'ai qu'un moment à te donner, Tu vois bien que je quitte Madame la Marquise ; & notre conversation pourroit lui être suspecte dans la conjoncture où je me trouve.

LISETTE.

Hélas ! Monsieur ; quelle est donc cette conjoncture où vous êtes avec elle ?

DORANTE.

C'est que je vais l'épouser ; rien que cela.

ARLEQUIN.

Oh ! Monsieur, point du tout.

LISETTE.

Vous l'épouser ?

ARLEQUIN.

Jamais.

DORANTE.

Tais toi... Ne me retiens point, Lisette ; que me veux-tu ?

LISETTE.

Eh, doucement ! Donnez-vous le tems de respirer : Ah, que vous êtes changé !

ARLEQUIN.

C'est cette perfidie qui le fâche ; mais ce ne sera rien.

Vous ressouvenez-vous que j'appartiens à Madame la Comtesse, Monsieur? l'avez-vous oubliée, elle-même?

D O R A N T E.

Non, je l'honore, je la respecte toujours: Mais je pars si tu n'acheves.

L I S E T T E.

Eh bien, Monsieur, je finis. Qu'est-ce que c'est que les hommes!

D O R A N T E, *s'en allant.*

Adieu.

A R L E Q U I N.

Cours après.

L I S E T T E.

Attendez-donc, Monsieur.

D O R A N T E.

C'est que tes exclamations sur les hommes sont si mal placées que j'en rougis pour ta Maîtresse.

A R L E Q U I N.

Véritablement l'exclamation est effrontée avec nous, supprime-la.

L I S E T T E.

C'est pourtant de sa part que je viens vous dire qu'elle souhaite vous parler.

D O R A N T E.

Quoi, tout-à-l'heure?

L I S E T T E.

Oui, Monsieur.

A R L E Q U I N.

Le plutôt c'est le mieux.

D O R A N T E.

Te tairas-tu, toi: est-ce que tu es racommodé avec Lisette?

A R L E Q U I N.

Hélas! Monsieur, l'Amour l'a voulu, & il est le Maître; car je ne voulois pas, moi.

D O R A N T E.

D O R A N T E.

Ce sont tes affaires: Quant à moi, Lisette, dites à Madame la Comtesse que je la conjure, de vouloir bien remettre notre entretien; que j'ai pour le différer, des raisons que je lui dirai; que je lui en demande mille pardons: mais qu'elle m'approuvera elle-même.

L I S E T T E.

Monsieur, il faut qu'elle vous parle, elle le veut.

A R L E Q U I N *se mettant à genoux.*

Et voici moi, qui vous en supplie à deux genoux. Allez, Monsieur, cette bonne Dame est amandée, je suis persuadé qu'elle vous dira d'excellentes choses ou sur le renouvellement de votre amour.

D O R A N T E.

Je crois que tu as perdu l'esprit; en un mot, Lisette, je ne sçavois. Tu le vois bien, c'est une entrevue qui inquiéteroit la Marquise; & Madame la Comtesse est trop raisonnable pour ne pas entrer dans ce que je dis-là; d'ailleurs, je suis sûr qu'elle n'a rien de fort pressé à me dire.

L I S E T T E.

Rien, sinon que je crois qu'elle vous aime toujours.

A R L E Q U I N.

Et bien tendrement, malgré la petite parentese.

D O R A N T E.

Qu'elle m'aime toujours? Lisette, Ah! C'en seroit trop, si vous parliez d'après elle; & l'envie qu'elle auroit de me voir en ce cas-là, seroit en vérité trop maligne. Que Madame la Comtesse m'ait abandonné, qu'elle ait cessé de m'aimer comme vous me l'avez dit vous-même, passe, je n'étois pas digne d'elle: Mais qu'elle cherche de gayeté de cœur à m'engager dans une démarche qui me brouilleroit peut être avec la Marquise, Ah! C'en est trop, vous dis-je! Et je ne la verrai qu'avec la personne que je vais rejoindre.

( *Il s'en va.* )

G



LA COMTESSE.

Je n'en sçais rien ; Mais je l'aime , & tu ma-  
cables, tu me pénètres de douleur ! Je l'ai maltraité,  
j'en conviens ; J'ai tort, un tort affreux ! un tort  
que je ne me pardonnerai jamais, & qui ne mérite  
pas que l'on l'oublie ! Que veux-tu que je te dise de  
plus ? Je me condamne, je me suis mal-conduite,  
il est vrai.

L I S E T T E.

Je vous le disois bien, avant que vous m'eussiez  
gagnée.

LA COMTESSE.

Misérable amour propre de femme ! Misérable  
vanité d'être aimée ! Voilà ce que vous me coûtez !  
J'ai voulu plaire au Chevalier, comme s'il en eût  
valu la peine ; J'ai voulu me donner cette preuve-là  
de mon mérite ; il manquoit cet honneur à mes char-  
mes : Les voilà bien glorieux ! J'ai fait la Conquête  
du Chevalier, & j'ai perdu Dorante !

L I S E T T E.

Quelle différence !

LA COMTESSE.

Bien plus ; C'est que c'est un homme que je hais  
naturellement quand je m'écoute ; Un homme que  
j'ai toujours trouvé ridicule, que j'ai cent fois raillé  
moi-même, & qui me reste à la place du plus ai-  
mable homme du monde ; Ah ! Que je suis belle à  
présent !

L I S E T T E.

Ne perdez point le temps à vous affliger, Mada-  
me ; Dorante ne sçait pas que vous l'aimez encore.  
Le laissez-vous à la Marquise ? voulez-vous tâcher  
de le r'avoir ; Essayez, faites quelques démarches,  
puisqu'il a droit d'être fâché & que vous êtes  
dans votre tort.

LA COMTESSE.

Eh ! Que veux-tu que je fasse pour un ingrat qui  
refuse de me parler, Lisette ? Il faut bien que j'y re-

nonce ! Est-ce là un procédé ? Toi qui dis qu'il a  
droit d'être fâché ; Voyons, Lisette, est ce que  
j'ai eût le perdre ? Ai-je imaginé qu'il m'abandon-  
neroit ? L'ai-je soupçonné de cette lâcheté-là ? A-  
s'on jamais compté sur un cœur autant que j'ai  
compté sur le sien ? Estime infinie, confiance aveu-  
gle ; & tu dis que j'ai tort ? Et tout homme qu'on  
honore de ces sentimens-là, n'est pas un perfide  
quand il les trompe ? Car je les avois, Lisette.

L I S E T T E.

Je n'y comprends rien !

LA COMTESSE.

Où je les avois ; Je ne m'embarraisois ni de ses  
plaintes, ni de ses jalousies ; Je riois de ses repro-  
ches, je défiois son cœur de me manquer jamais ;  
Je me plaisois à l'inquiéter impunément ; C'étoit-  
là mon idée, je ne le ménageois point : Jamais on  
ne vécut dans une sécurité plus obligeante ; Je m'en  
applaudissois, elle faisoit son éloge. Et cet homme,  
après cela me laisse ! Est-il excusable ?

L I S E T T E.

Calmez-vous donc, Madame, vous êtes dans une  
désolation qui m'afflige ; Travaillons à le ramener  
& ne criions point inutilement contre lui ; Commen-  
cez par rompre avec le Chevalier ; Voilà déjà deux  
fois qu'il se présente pour vous voir & que je le ren-  
voye.

LA COMTESSE.

J'avois pourtant dit à cet importun-là, de ne  
point venir que je ne le fesse venir.

L I S E T T E.

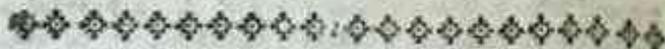
Qu'en voulez-vous faire ?

LA COMTESSE.

Oh ! le haïr autant qu'il est haïssable ; c'est à quoi  
je le destine, je t'assure : Mais il faut pourtant que je le  
voye, Lisette : j'ai besoin de lui dans tout ceci,  
laisse-le venir ; Va même le chercher.

L I S E T T E.

Voici mon Père, sçachons auparavant ce qu'il  
veut.



## SCENE VII.

BLAISE, LA COMTESSE, LISETTE.

BLAISE.

**M**Orgué, Madame, sçavez-vous bien ce qui se passe ici ? Vous avise-t-on d'un Tabellion qui se promène là bas dans le Jardin avec Monsieur Dorante & cette Marquise, & qui dit comme ça qu'il leur apporte un chiffon de Contrat qu'il y ont commandé, pour à celle fin qu'ils y boutent leur seing pardevant sa parsonne ? Qu'est-ce que vous dites de ça ? Madame ; Car toute fille dit que votre affection a repoussé pour Dorante, & ce Tabellion est un impertinent.

LA COMTESSE.

Un Notaire chez moi, Lisette ! ils veulent donc se marier ici ?

BLAISE.

Eh morgué, sans doute ; Ils disons iton qu'il fera le Contrat pour quatre : Cety-là de votre ancien amoureux, avec la Marquise ; Cety-là de vous & du Chevalier votre nouveau Galand. Vela comme ils se Gobargeont de ça ; & jarnigoi ça me fâche ; Et vous, Madame ?

LA COMTESSE.

Je m'y perds ! C'est comme une fable !

LISETTE.

Cette fable me révolte.

BLAISE.

Jarnigué, cette Marquise, maugré le Marquisat qu'elle a, n'en agit pas en droiture : En ne fripone pas les amoureux d'une parsonne de votre sorte ; Et dans tout ça, il ny a qu'un mor qui sarve ; Madame n'a qu'à dire, mon ratiau est tout prêt, & Jarnigué

fallons vous ratifier ce biau Notaire & sa paperasse ni plus ni moins que mauvaise harbe.

LA COMTESSE.

Lisette, parle donc ? Tu ne me conseilles rien ? Je suis accablée ! Ils vont s'épouser ici si je n'y mets ordre ; Il n'est plus question de Dorante, tu sens bien que je le deteste ; Mais on m'insulte.

LISETTE.

Ma foi, Madame, ce que j'entends-là m'indigne à mon tour ; Et à votre place, je me soucierois si peu de lui que je le laisserois faire.

LA COMTESSE.

Tu le laisserois faire ? Mais si tu l'aimois, Lisette ?

LISETTE.

Vous dites que vous le haïssez ?

LA COMTESSE.

Cela n'empêche pas que je ne l'aime ; Et dans le fond, pourquoi le hair ? Il croit que j'ai tort, tu m'en as dit toi-même, & tu avois raison, je l'ai abandonné la première : Il faut que je le cherche & que je le désabuse.

BLAISE.

Morgué, Madame, j'ons veu le temps qu'il me cherissoit ; Estimez-vous que je sois bon pour l'y parler.

LA COMTESSE.

Je suis d'avis de lui écrire un mor, Lisette, & que ton pere aille lui rendre ma lettre à l'insçu de la Marquise

LISETTE.

Faites, Madame.

LA COMTESSE.

A propos de Lettre, je ne songeois pas que j'en ai une sur moi, que je lui écrivois tantôt & que tout ceci me faisoit oublier : Tien, Blaise ; Va, tâche de la lui rendre sans que la Marquise s'en apperçoive.

BLAISE.

N'y aura pas d'aparcévance ; Stanpandant qu'il

80 *L'heureux Stratagème*,  
lira votre Lettre; Je la renforcerons de quelque re-  
monstration.

(Il s'en va.)



### SCENE VIII.

FRONTAIN, LE CHEVALIER,  
LISSETTE, LA COMTESSE.

LE CHEVALIER.

EH donc, ma Comtesse; Qué devient l'Amour?  
A quoi pensé le cœur? Est-ce ainsi que vous m'a-  
vertissez de venir? Quel est le motif de l'absence que  
vous m'avez ordonné? Vous ne mé mandez pas,  
vous mé laissez en langueur; Je mé mande moi-  
même.

LA COMTESSE.

J'allois vous envoyer chercher, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Le messager ma paru tardif. Qué déterminez-  
vous? Nos gens vont se marier, le Contrat se passe  
actuellement. N'usurons-nous pas de la commodité  
du Notaire? Ils mé délèguent pour vous y inviter;  
Ratifiez moi l'impatience; Songez que l'Amour gé-  
mit d'attendre, que les besoins du cœur sont pressés,  
que les instans sont précieux, que vous m'en déro-  
bez d'irreparables, & que je meurs; Expedions.

LA COMTESSE.

Non, Monsieur le Chevalier, ce n'est pas mon  
dessein.

LE CHEVALIER.

Nous n'épouserons pas?

LA COMTESSE.

Non.

Comédie.

81

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce à dire? Non!

LA COMTESSE.

Non, signifie non; Je veux vous raccommo-  
der avec la Marquise.

LE CHEVALIER.

Avec la Marquise? Mais c'est vous que j'aime,  
Madame.

LA COMTESSE.

Mais c'est moi quine vous aime point, Monsieur;  
je suis fâchée de vous le dire si brusquement, mais il  
faut bien que vous le sçachiez.

LE CHEVALIER.

Vous mé raillez, s'andis.

LA COMTESSE.

Je vous parle très-sérieusement.

LE CHEVALIER.

Ma Comtesse, finissons? point de badinage avec  
un cœur qui va périr d'épouvante.

LA COMTESSE.

Vous devez vous être apperçu de mes sentimens;  
J'ay toujours différé le mariage dont vous parlez,  
vous le sçavez bien: Comment n'avez-vous pas  
senti que je n'avois pas envie de conclure.

LE CHEVALIER.

Le comble de mon bonheur, vous l'avez remis  
à ce soir.

LA COMTESSE.

Aussi le comble de votre bonheur, peut-il ce  
soir arriver de la part de la Marquise; L'avez-vous  
vûe comme je vous l'ai recommandé tantôt?

LE CHEVALIER.

Recommandé! Il n'en a été pas question, Cadetis.

LA COMTESSE.

Vous vous trompez, Monsieur, je crois vous l'a-  
voir dit.

LE CHEVALIER.

Mais la Marquise & le Chevalier qu'ont-ils a dé-  
mêler ensemble?

*L'heureux Stratagème,*

LA COMTESSE.

Ils ont à s'aimer tous deux, de même qu'ils s'aimoient, Monsieur; Je n'ai point d'autre parti à vous offrir que de retourner à Elle, & je me charge de vous reconcilier.

LE CHEVALIER.

C'est une vapeur qui passe!

LA COMTESSE.

C'est un sentiment qui durera toujours.

LISETTE.

Je vous le garantis éternel.

LE CHEVALIER.

Frontain, où en sommes-nous!

FRONTAIN.

Mais, à veüe de pais nous en sommes à rien. Ce chemin-là n'a pas l'air de nous mener au gîte.

LISETTE.

Si fait, par ce chemin-là, vous pouvez vous en retourner chez-vous.

LE CHEVALIER.

Partirai-je, Comtesse? sera-ce le résultat?

LA COMTESSE.

J'attends réponse d'une Lettre; vous sçavez le reste quand je l'aurai reçüe; Différez votre départ jusques là.



### SCENE IX.

ARLEQUIN, & les Acteurs précédens.

**M**adame, mon Maître & Madame la Marquise, envoient sçavoir s'ils ne vous importuneront pas: Ils viennent vous prononcer votre Arrêt & le mien; car je n'épouserai point Lisette, puisque mon Maître ne veut pas de vous.

*Comédie.*

LA COMTESSE.

Je les attends... (à Lisette.) Il faut qu'il n'ait pas reçu ma Lettre, Lisette.

ARLEQUIN.

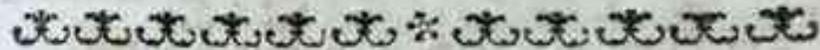
Ils vont entrer; car ils sont à la porte.

LA COMTESSE.

Ce que je vais leur dire, va vous mettre au fait, Chevalier; & ce ne sera point ma faute, si vous n'êtes pas content.

LE CHEVALIER.

Allons, jé suis dupe; c'est être au fait.



### SCENE X.

LA MARQUISE, DORANTE,

LA COMTESSE, LE CHEVALIER,

FRONTAIN, ARLEQUIN.

LA MARQUISE

**E**H bien, Madame, je ne vois rien encore qui nous annonce un mariage avec le Chevalier! Quand vous proposez-vous donc d'achever son bonheur?

LA COMTESSE.

Quand il vous plaira, Madame; c'est à vous à qui je le demande; son bonheur est entre vos mains; vous en êtes l'arbitre.

LA MARQUISE.

Moi, Comtesse! Si je le suis, vous l'épouserez dès aujourd'hui, & vous nous permettrez de joindre notre mariage au vôtre.

LA COMTESSE.

Le vôtre! Avec qui donc, Madame? Arrive-t'il quelqu'un pour vous épouser?

LA MARQUISE, montrant Dorante.

Il n'arrivera pas de bien loin, puisque le voilà.

Où, Comtesse, Madame me fait l'honneur de me donner sa main ; & comme nous sommes chez vous, nous venons vous prier de permettre qu'on nous y unisse.

LA COMTESSE.

Non, Monsieur, non ; l'honneur seroit très-grand, très flatteur ; mais j'ai lieu de penser que le Ciel vous réserve un autre sort.

LE CHEVALIER.

Nous avons changé votre économie ; jé tombe dans le lot de Madame la Marquise, & Madame la Comtesse tombe dans le tien.

LA MARQUISE.

Oh ! Nous resterons comme nous sommes.

LA COMTESSE.

Laissez-moi parler, Madame ; je demande audience : Ecoutez-moi. Il est tems de vous défabuser, Chevalier : Vous avez cru que je vous aimois ; l'accueil que je vous ai fait, a pu même vous le persuader : Mais cet accueil vous trompoit. il n'en étoit rien : Je n'ai jamais cessé d'aimer Dorante, & ne vous ai souffert que pour éprouver son cœur : Il vous en a coûté des sentimens pour moi ; vous m'aimez, & j'en suis fâchée ; mais votre amour servoit à mes desseins. Vous avez à vous plaindre de lui, Marquise, j'en conviens ; son cœur s'est un peu distrait de la tendresse qu'il vous devoit ; mais, il faut tout dire : La faute qu'il a faite est excusable ; & je n'ai point à tirer vanité de vous l'avoir dérobé pour quelque tems ; ce n'est point à mes charmes qu'il a cédé, c'est à mon adresse ; il ne me trouvoit pas plus aimable que vous, mais il m'a cru plus prévenue ; & c'est un grand appas. Quant à vous, Dorante ; vous m'avez usé mal payée d'une épreuve aussi tendre ; la délicatesse de sentimens qui m'a persuadée de la faire, n'a pas lieu d'être trop satisfaite ; mais peut être le parti que vous avez

pris, vient-il plus de ressentiment, que de médiocrité d'amour : J'ai poussé les choses un peu loin ; vous avez pu y être trompé ; je ne veux point vous juger à la rigueur : je ferme les yeux sur votre conduite, & je vous pardonne.

LA MARQUISE *riant.*

Ha, ha, ha : Je pense qu'il n'est plus tems, Madame ; du moins je m'en flatte ; ou bien, si vous m'en croyez, vous serez encore plus généreuse ; vous irez jusqu'à lui pardonner les écarts qui vont nous unir.

LA COMTESSE.

Et moi, Dorante ; vous me perdez pour jamais, si vous hésitez un instant.

LE CHEVALIER.

Jé demande audience : Jé perds Madame la Marquise, & j'aurois tort de m'en plaindre ; jé me suis trouvé défaillant de fidélité, jé ne sçai comment, car le mérite de Madame m'en fournissoit abondance ; & c'est un malheur qui me passe ! En un mot, jé suis infidèle, jé m'en accuse : mais jé suis vrai, jé m'en vante. Il ne tient qu'à moi d'user de représailles, & de dire à Madame la Comtesse : vous me trompiez, jé vous trompois ; Mais jé ne suis qu'un homme, & jé n'aspire pas à ce degré de finesse & d'industrie. Voici le compte juste : Vous avez contrefait de l'amour, dites vous, Madame ; jé n'en valois pas davantage : Mais votre estime a surpassé mon prix ; né retranchez rien du fatal honneur que vous m'avez fait ; jé vous aimois, vous me le rendez cordialement.

LA COMTESSE.

Du moins l'avez-vous cru.

LE CHEVALIER.

J'achève : jé vous aimois, un peu moins que Madame. Jé m'explique : Elle avoit de mon cœur une possession plus complete, jé l'adorois ; mais jé vous aimois, tandis, passablement, avec quelque réminiscence pour elle, Cui, Dorante, nous étions

dans le tendre: Laisse à l'histoire qu'on te fait,  
mon Ami; il fache Madame que tu la déserte, que  
ses appas restent inférieurs; sa gloire crie, te réde-  
manie, fait la Syrenne; que ton chant t'éprouve  
fouard; (*montrant la Marquise*) prends un regard  
de ces beaux yeux pour te servir d'antidote; dé-  
meure avec cet objet, que l'amour vange dans  
mon cœur; je le dis à regret; je disputerois Madam-  
me de tout mon sang, s'il m'appartenoit d'entrer  
en dispute: Possèdes-la Dorante; bénis le Ciel du  
bonheur qu'il t'accorde. De toutes les Epouses, la plus  
estimable, la plus digne de respect & d'amour, c'est  
toi qui la tiens; de toutes les pertes la plus immen-  
se, c'est moi qui la fais; de tous les hommes, le  
plus ingrat, le plus déloyal, en même tems le plus  
imbécile, c'est le malheureux qui te parle.

LA MARQUISE.

Je n'ajouterais rien à la définition; tout y est.

LA COMTESSE.

Je ne daigne répondre à ce que vous dites sur mon  
compte, Chevalier; c'est le dépit qui vous l'attrache,  
& je vous ai dit mes intentions, Dorante; qu'il n'en  
soit plus parlé, si vous ne les méritez pas.

LA MARQUISE.

Nous nous aimons de bonne-foi; il n'y a plus  
de remède, Comtesse; & deux personnes qu'on ou-  
blier, ont bien droit de prendre parti ailleurs: Tâ-  
chez tous deux de nous oublier encore; vous sçavez  
comment cela se fait, & cela vous doit être plus  
aisé cette fois-ci que l'autre. (*au Notaire.*) Appro-  
chez, Monsieur: Voici le Contrat qu'on nous ap-  
porte à signer. Dorante, priez Madame de vouloir  
bien l'honorer de sa signature.

LA COMTESSE.

Quoi! si-tôt?

LA MARQUISE.

Où, Madame, si vous nous le permettez.

LA COMTESSE.

C'est à Dorante à qui e parle, Madame.

DORANTE.

Où, Madame.

LA COMTESSE.

Votre Contrat avec la Marquise?

DORANTE.

Où, Madame.

LA COMTESSE.

Je ne l'aurois pas cru!

LA MARQUISE.

Nous e'perons même que le vôtre accompagnera  
ceui-ci: Et vous, Chevalier, ne signerez-vous  
pas?

LE CHEVALIER.

Je ne sçai plus écrire.

LA MARQUISE, *au Notaire.*

Presentez la plume à Madame, Monsieur.

LA COMTESSE *vite.*

Donnez... (*Elle signe & jette la plume après.*)

Ah! perfide! (*Elle tombe entre les bras de Lisette.*)

DORANTE *se jettant à ses genoux.*

Ah! Ma chere Comtesse.

LA MARQUISE.

Rendez-vous à present; vous êtes aimé, Do-  
rante.

ARLEQUIN.

Quel plaisir! Lisette.

LISETTE.

Je suis contente.

LA COMTESSE.

Quoi! Dorante à mes genoux!

DORANTE.

Et plus pénétré d'amour qu'il ne le fut jamais.

LA COMTESSE.

Levez-vous: Dorante m'aime donc encore?

DORANTE.

Et n'a jamais cessé de vous aimer.

*L'heureux Stratagème ;*  
LA COMTESSE.

Et la Marquise ?

DORANTE.

C'est elle à qui je devrai votre cœur, si vous me le rendez, Comtesse ; elle a tout conduit.

LA COMTESSE.

Ah je respire ! Que de chagrins vous m'avez donné ! Comment avez-vous pu feindre si longtemps ?

DORANTE.

Je ne l'ai pu qu'à force d'amour ; j'espérois de régagner ce que j'aime.

LA COMTESSE *avec force.*

Eh ! où est la Marquise ? que je l'embrasse.

LA MARQUISE *s'approchant & l'embrassant.*

La voilà, Comtesse : Sommes-nous bonnes amies à présent ?

LA COMTESSE.

Je vous ai l'obligation d'être heureuse & raisonnable.

[ *Dorante baise la main de la Comtesse.* ]

LA MARQUISE.

Quant à vous, Chevalier, je vous conseille de porter votre main ailleurs ; il n'y a pas d'apparence que personne vous en défasse ici.

LA COMTESSE.

Non, Marquise, j'obtiendrai la grace, elle manqueroit à ma joye & au service que vous m'avez rendu.

LA MARQUISE.

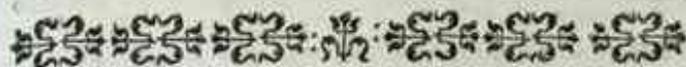
Nous verrons dans six mois.

LE CHEVALIER.

Jé né vous demandois qu'un terme ; le reste est mon affaire.

(*Ils s'en vont.*)

SCENE



SCENE DERNIERE.

FRONTAIN, LISETTE, BLAISE,  
ARLEQUIN.

FRONTAIN.

E Pouvez-vous Arlequin, Lisette ?

LISETTE.

Le cœur me dit qu'oiii.

ARLEQUIN.

Le mien opine de même.

BLAISE.

Et ma volonté se met par-dessus ça.

FRONTAIN.

Eh bien, Lisette, je vous donne six mois pour revenir à moi.

*Fin de la Comédie.*

APPROBATION.

J'AY lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux *L'heureux Stratagème*, Comedie, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris le 20. Juin 1733.

Signé, GALLYOT.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos Amés & feaux Conseillers Jes Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers; qu'il appartient, SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer ou imprimer & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre, *Les Oeuvres du Sieur de Marivaux, la Vie de Marianne, &c.* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele, sous le contre-scel des Presentes: A ces causes, Voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus spécifié, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera; sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notre dit Contre-scel, & de le vendre, faire vendre

& débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consecutives; à compter du jour de la date desdites Presentes: Faisons défentes à toutes sortes de Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dud. Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interets; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'Impression de ces Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie; & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copies à l'impression desdits Livres seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, es mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des Presentes; Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir